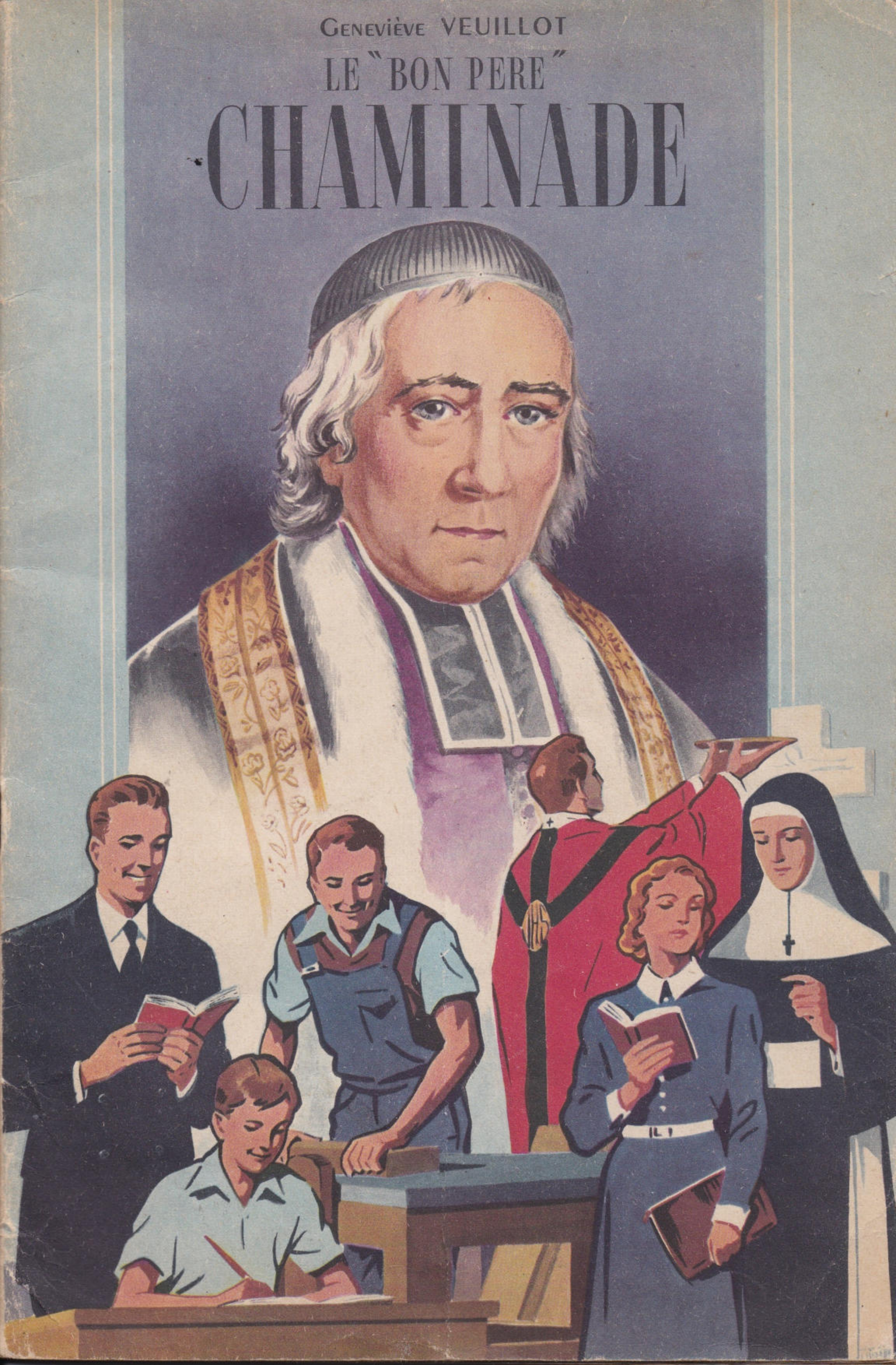

Geneviève VEUILLOT
LE "BON PERE"
CHAMINADE

COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 25

GENEVIÈVE VEUILLOT

LE "BON PÈRE" CHAMINADE

Fondateur des Marianistes
et des Filles de Marie Immaculée

ILLUSTRATIONS
DE ROBERT RIGOT



PRÉFACE

Il est le quatorzième enfant d'un marchand drapier. Loyal et pieux, d'une piété filiale envers la Sainte Vierge, travailleur et généreux, il deviendra un jeune homme exemplaire qui se consacrera à Dieu, sera prêtre — un très saint prêtre — et le fondateur d'un Ordre religieux qui rayonne à travers le monde : la Société de Marie.

Tu liras, j'en suis sûr, avec le plus vif intérêt, cette vie, si simple en apparence, qui fut traversée de tant d'épreuves joyeusement supportées, toute pleine d'amour pour le Bon Dieu et de vénération pour la Sainte Vierge. Ne juge pas le Père Chaminade morose et triste : à ton âge, il était gai, spontané, cordial, et tout le monde l'estimait et l'aimait.

Obéissant à sa vocation, il devient prêtre à la veille de la grande Révolution française, et bien vite il connaît de rudes épreuves. Il est poursuivi par la police pour n'avoir pas voulu se séparer du Pape, chef de l'Eglise catholique. Sans doute il lui serait facile de passer la frontière et de se réfugier en Espagne pour s'y mettre en sûreté, mais sa charité envers le prochain, le souci des âmes, lui dictent son devoir : il restera pour travailler au règne de Dieu. Tu verras que pendant des années il va mener une existence extraordinaire, héroïque, sans cesse menacée.

Cette vie d'aventures risque de se terminer tragiquement ; alors il se déguise en chaudronnier afin de poursuivre son apostolat. Tu liras le récit de la chasse que lui font les gardes nationaux lancés à sa recherche. Tu admireras sa foi, sa confiance en Dieu et la protection de la Vierge sur lui. A la fin, traqué de tous côtés, il passe la frontière et se réfugie en Espagne auprès de son frère exilé.

C'est alors que la Vierge de Notre-Dame du Pilier de Saragosse va lui faire connaître sa mission future : la fondation d'un Ordre religieux.

La paix revient progressivement en France, Bonaparte a pris le pouvoir. Le Père rentre à Bordeaux où il reprend son apostolat. Rien ne l'arrête. Ni les difficultés matérielles, ni les incompréhensions des autorités ne peuvent affaiblir son courage. Il réunit des jeunes gens et des jeunes filles et fonde une Congrégation vouée à la Sainte Vierge. Les uns et les autres seront des militants dans leur famille, dans leur milieu de travail, et des éducateurs pour les enfants déchristianisés.

Beaucoup de ces jeunes gens et jeunes filles deviendront des religieux et des religieuses ayant Marie pour modèle et pour guide ; d'où le nom qu'ils garderont : les Marianistes.

C'est à l'éducation des enfants qu'ils vont surtout se consacrer en fondant un peu partout en France des écoles et des collèges. Malgré les changements de gouvernements et les révolutions successives qui entraîneront des fermetures de maisons et même des expulsions, la Congrégation devient de plus en plus florissante et des établissements sont créés à travers le monde. Le fondateur n'a qu'un désir : faire aimer Jésus par Marie.

L'époque tourmentée dans laquelle le Père Chaminade a vécu lui a imposé de rudes souffrances physiques et morales. Dieu les a permises pour éprouver ses vertus et le faire grandir jusqu'à l'héroïsme afin de te le proposer en exemple. Tu verras quelle confiance il eut en la Providence, quel amour pour le prochain vivait en son cœur, quelle dévotion filiale il avait pour la Sainte Vierge.

C'est la Mère de Jésus qui l'a conseillé dans ses initiatives. Il recourt à elle à tout instant, soucieux de lui faire plaisir, d'accomplir la volonté de son Fils, sachant qu'en devenant chaque jour davantage l'enfant de Marie, il est mieux aimé du Bon Dieu.

Après la lecture de cette vie si généreuse, tu prendras la résolution de mieux prier la Mère de Jésus, de donner autour de toi l'exemple d'une vie droite et loyale au service de Dieu, d'être en un mot un généreux « militant ». Et si Jésus, dans le secret de ton cœur, murmure un jour un appel discret mais constant : « Viens, mon enfant et suis-Moi », tu répondras, comme le Père Chaminade le fit à l'âge de quatorze ans : « Seigneur, me voici ».

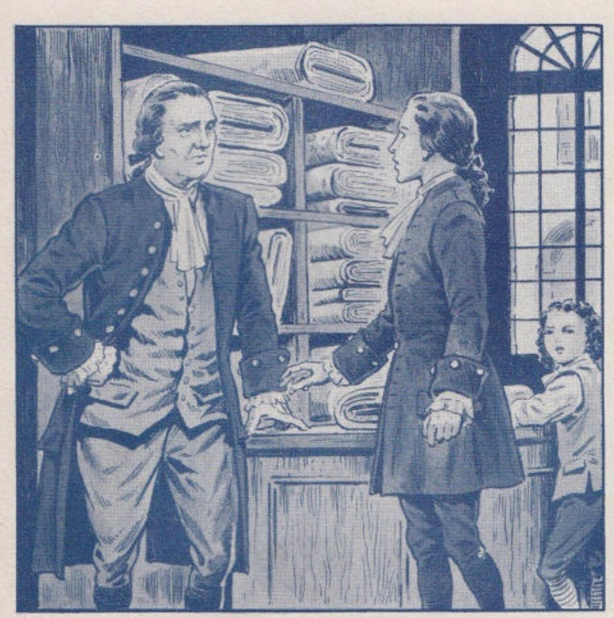
Monseigneur HAMAYON,
Directeur de l'Enseignement libre de Paris.



1 En 1761, Périgueux est une petite ville de quelque 6.000 habitants, aux rues tortueuses et sombres, que domine la cathédrale Saint-Front, belle église romane. Tout près du portail, dans la rue Taillefer, une simple boutique de marchand drapier. C'est là qu'habite Blaise Chaminade. Il appartient à une vieille famille de la ville, et il a hérité de ses ancêtres le titre de « Bourgeois de Périgueux ». C'est un titre envié, car la bourgeoisie, qui date du XIIIe siècle, ne dépend que de la Couronne et gouverne la cité. Aussi est-elle très fière de ses droits.

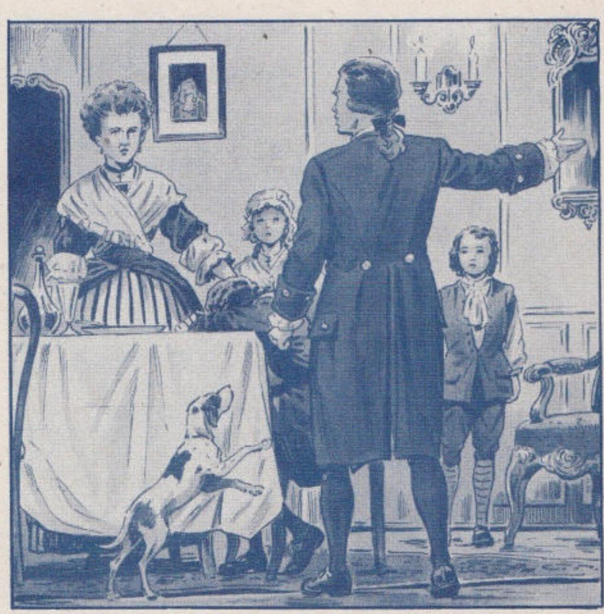


2 La famille Chaminade est cependant bien simple; c'est le type même de l'honnête famille foncièrement chrétienne, où la religion et la vertu sont en honneur et les enfants élevés dans l'amour de Dieu. Blaise Chaminade est un homme droit, loyal, d'une parfaite dignité de vie. Sa femme, Catherine Béthon, est la douceur et la bonté mêmes. En 1761, ils ont eu déjà treize enfants, dont sept sont partis très vite pour le ciel. Sur les six qui restent, l'aîné, Jean-Baptiste, est novice chez les Jésuites à Bordeaux.



3 Le 8 avril 1761, un quatorzième enfant est accueilli avec joie dans ce foyer chrétien. Baptisé à l'église Saint-Silain, paroisse de sa maison natale, il reçoit le nom de Guillaume.

C'est peu après sa naissance, en 1762, que se place un épisode qui montre combien la foi et le courage étaient grands dans la famille Chaminade: le second fils, appelé Blaise, comme son père, exprime le désir de se donner au Bon Dieu. Mais le marchand drapier, qui avait bien voulu faire le sacrifice de son aîné, ne l'entend pas de cette oreille; il compte sur Blaise pour lui succéder. Un fils prêtre, c'est assez!



4 Alors le jeune homme déclare qu'il refusera toute nourriture jusqu'à ce que sa demande soit exaucée; et il tient parole.

Au bout de deux jours, sa mère, inquiète, intercède pour lui auprès du père. Et Blaise Chaminade de crier: « Eh bien! qu'il s'en aille, mais que je ne le revoie plus! » Le courageux garçon partit immédiatement et entra chez des religieux appelés les Récollets.



5 Le petit Guillaume, le benjamin, est l'enfant chéri du foyer paternel. Juste avant lui, un frère, Louis, de trois ans son aîné, et une sœur, Lucrèce, ne songent nullement à être jaloux du petit frère: il est si gentil, toujours trottinant aux côtés de sa maman, qui l'appelle « le petit Minet ». Et le surnom lui restera, si bien que ses frères et sœur l'appelleront encore ainsi, alors qu'il sera déjà prêtre.

On ne peut pourtant pas dire qu'il est gâté. Au contraire, sa maman l'élève avec soin et ne lui passe rien.



6 Tout jeune encore, elle lui apprend ses prières, l'emmène quand elle se rend à l'église, et c'est merveille de voir le petit bonhomme à genoux à côté de sa maman, sage et recueilli. Bien plus, quand Madame Chaminade va à la Table Sainte, Petit Minet s'accroche à sa robe et la suit, comme s'il voulait, lui aussi, communier.

Mais, en ce temps-là, il n'était pas question de faire communier les petits enfants.

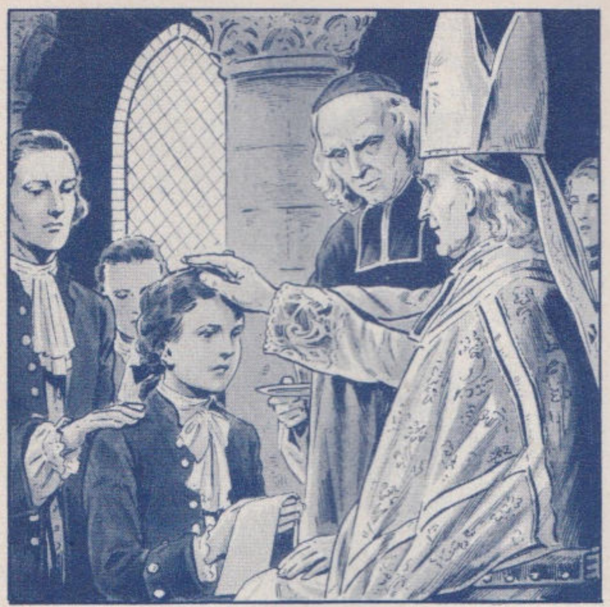


7 Guillaume est aussi soigneusement formé aux bonnes manières. Lui-même a raconté plus tard, qu'un jour il n'avait pas remercié sa maman pour un objet qu'elle venait de lui donner, et celle-ci de lui faire remarquer simplement: « Cela ne vaut donc pas grand-chose, pas même un merci? » Et, de ce jour, l'enfant n'oublia plus jamais de remercier. La politesse exquise qui le distingua toute sa vie ne vient-elle pas de cette première leçon?

Un autre jour, comme l'enfant regimbait pour se laisser laver et coiffer : « Allons, allons, lui dit sa maman, il faut qu'il en coûte pour être joli! »



8 Petit Minet grandit, commence à aller à l'école. Ses parents décident, alors qu'il n'a pas encore dix ans, de l'envoyer au collège de Mussidan, à une trentaine de kilomètres de Périgueux, où Jean-Baptiste, le frère aîné, est professeur. La Compagnie de Jésus ayant été dissoute en 1762, le jeune Jésuite était entré dans une Congrégation religieuse du diocèse, dite Congrégation de Saint-Charles, qui tenait dans cette petite bourgade un collège réputé. C'est donc au grand frère que Blaise Chaminade confie ses deux derniers fils: Louis et Guillaume.



9 Avant de quitter Périgueux, les deux frères reçurent le sacrement de Confirmation. A cette occasion, Guillaume choisit un nouveau nom qu'il ajouta à son nom de baptême. Et comme il avait une grande dévotion pour saint Joseph, c'est sous sa protection qu'il se mit. Désormais, il s'appellera Guillaume-Joseph. Mais, comme il prit l'habitude de signer toujours G. en abrégé et Joseph en entier, c'est de ce nom préféré que nous le désignerons maintenant.

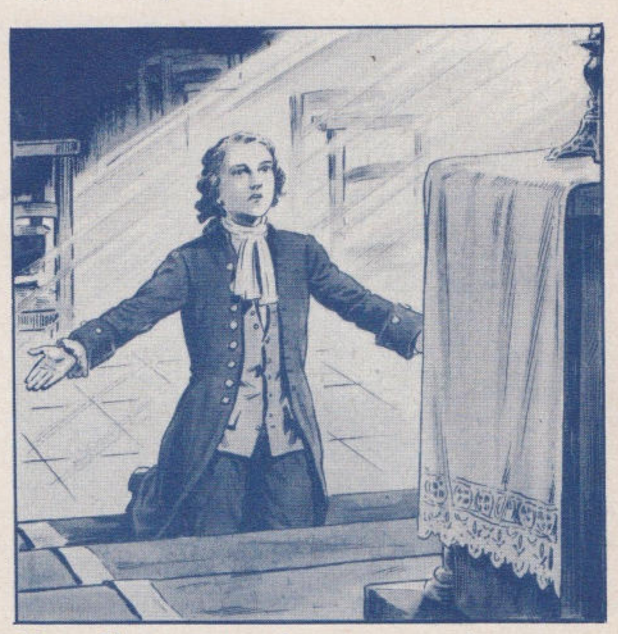


10 Voilà donc les deux enfants à Mussidan. Louis était plus âgé que le petit Joseph, mais, ayant été retardé dans ses études par une longue maladie, il se trouvait dans la même classe que son frère.

Très peu de temps après son arrivée au collège, Joseph eut le bonheur de faire sa Première Communion, plus tôt qu'il était d'usage de la faire à cette époque. C'est que le bon Dieu avait ses vues sur cet enfant, dont la piété était déjà remarquable.



11 Piété envers le Saint-Sacrement, auprès duquel il aimait rester agenouillé aussi longtemps que l'emploi du temps le lui permettait; piété aussi, toute particulière et déjà profonde, envers la Sainte Vierge, que le collège vénérait spécialement dans un sanctuaire tout proche appelé Notre-Dame du Roc. D'ailleurs, Joseph est à bonne école. Jean-Baptiste Chaminade est un saint prêtre, familier de l'oraison, et c'est lui qui dirige son petit frère, lui apprend à prier, à se recueillir, à écouter la voix de Dieu quand elle parle à son cœur.

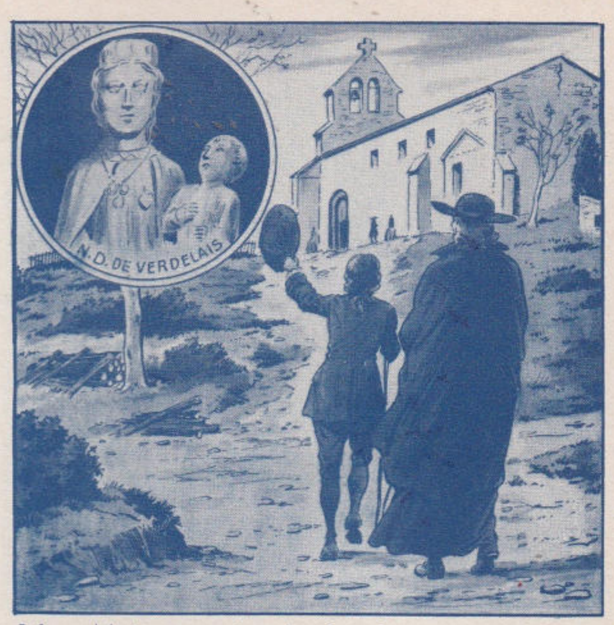


12 C'est ainsi qu'un jour, quelque temps après sa Première Communion, alors que Joseph, agenouillé devant le Tabernacle, prie avec ferveur, il comprend que le Bon Dieu le veut à son service. Très intelligent, travailleur, Joseph réussit brillamment dans ses études. Mais il n'a qu'une ambition: devenir un saint... Sa ferveur est si grande, si grand son désir de se consacrer totalement à Dieu, que Jean-Baptiste lui permet de prononcer, dans le secret de son cœur, les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, comme le font les religieux.

Et pourtant, il n'a alors que 14 ans!



13 L'amour que Joseph portait depuis sa petite enfance à sa Maman du ciel reçut sa récompense d'une façon vraiment miraculeuse. Ce jour-là, c'est grande promenade pour tout le collège. On fait halte dans un coin pittoresque: une carrière abandonnée. C'est un endroit rêvé pour une bonne partie de petite guerre ou de cache-cache. Mais voilà qu'un garçon entreprenant se met à vouloir escalader la paroi de la carrière. Des pierres se détachent, s'abattent à grand fracas, et l'une d'elles vient frapper au pied le petit Joseph, avec une telle violence qu'elle lui occasionne une grave blessure. On l'emporte, on le soigne...

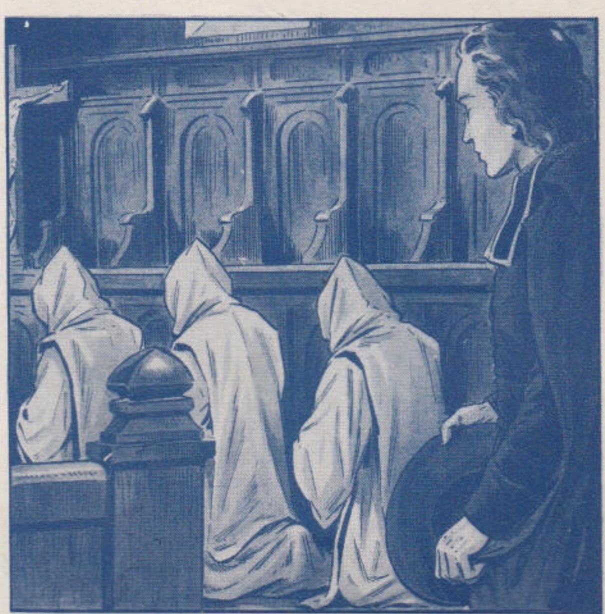


14 Mais en vain. Après plusieurs semaines, le pied ne guérit pas. Joseph va-t-il rester infirme toute sa vie?

Non, car c'est à sa Mère très aimée qu'il s'adresse. Il lui promet, s'il guérit, de faire à pied le pèlerinage à un sanctuaire célèbre de la région: Notre-Dame de Verdelais. Presqu'aussitôt, le pied malade guérit, si rapidement et si complètement que, quelques jours plus tard, Joseph, accompagné de son frère, faisait allègrement les 80 kilomètres de route pour aller remercier la Sainte Vierge de sa protection.

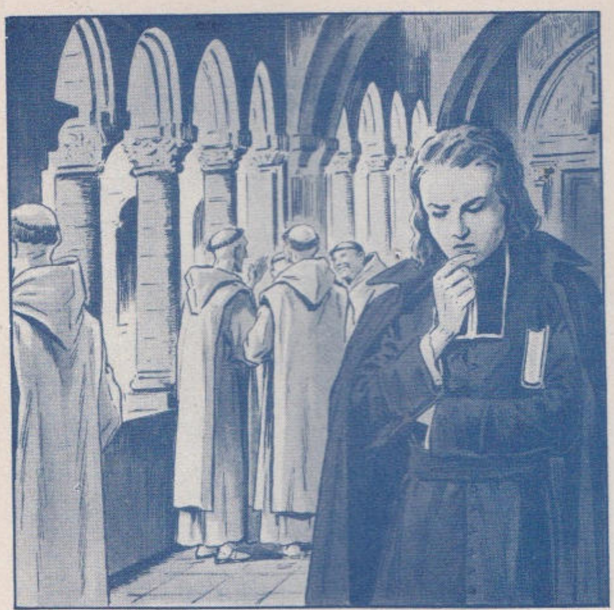


15 Les études classiques sont terminées. Joseph a 16 ans; il n'a d'autre but dans la vie que de devenir un prêtre du Seigneur, aussi Jean-Baptiste lui a-t-il permis de revêtir déjà la soutane. Mais, pour se préparer au sacerdoce, il doit quitter Mussidan. Le voilà sur la route, à pied, marchant joyeusement à travers la campagne bordelaise, tendu vers son idéal.



16 C'est à l'Université de Bordeaux qu'il passe d'abord deux ans.

Pendant ce séjour, le jeune séminariste se demandait si le Bon Dieu ne l'appelait pas à Le servir comme religieux dans un couvent plutôt que comme prêtre dans le monde. Un de ses biographes nous raconte qu'il allait d'un couvent à un autre, cherchant une indication de la Providence pour connaître sa voie. Un soir, il entre dans l'un d'eux, pendant un salut du Saint-Sacrement. Les moines étaient tous là, à genoux, dans une attitude profondément recueillie.



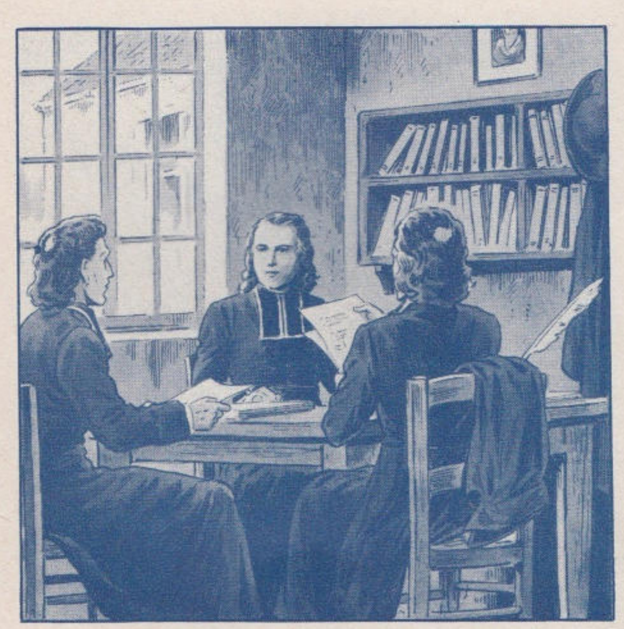
17 Joseph pense: « C'est peut-être ici que Dieu m'attend! » Le lendemain, il se présente au Supérieur et lui demande la faveur d'être admis dans la communauté pour une retraite de huit jours. Hélas! une déception cruelle l'y attendait: le recueillement n'était qu'apparent. A l'intérieur du couvent, l'esprit n'avait au contraire rien de religieux. Rappelons-nous que nous sommes alors dans les années qui précèdent immédiatement la Révolution. La vie religieuse est en bien des endroits peu fervente, et souvent, n'est plus qu'une apparence.



18 Non, ce n'est pas là que Dieu attend Joseph. Avant de trouver sa voie, bien des années passeront encore, avec de grandes épreuves...

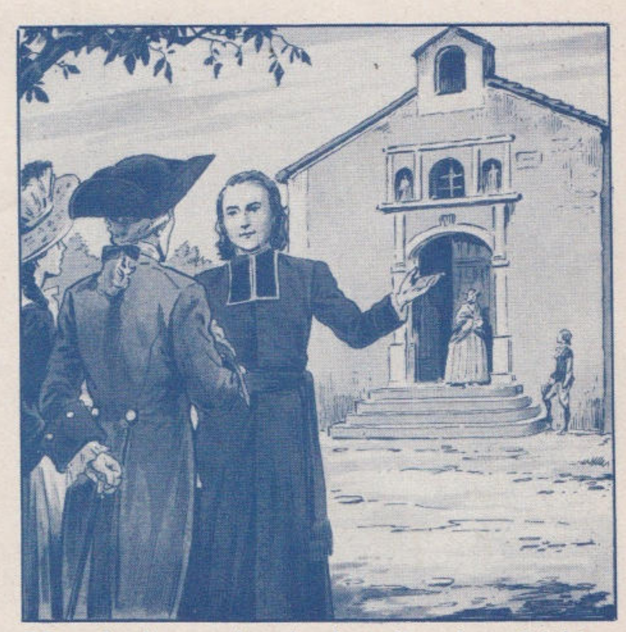
Après Bordeaux, c'est à Paris que le jeune homme continue ses études, dans un établissement appelé « collège de Lisieux », dirigé par les Sulpiciens. Il achève de se préparer à devenir prêtre et reçoit enfin l'ordination sacerdotale.

En 1785, le voici de retour à Mussidan.



19 Louis, ordonné prêtre aussi, est également revenu au collège. Les trois frères Chaminade sont réputés pour leur sainteté et leur science. Aussi le Supérieur du collège décide-t-il de se décharger de la direction et de la leur confier, certain que la maison sera en bonnes mains. Jean-Baptiste devient Supérieur, Louis, Préfet des études, et Joseph, syndic, c'est-à-dire économe.

La collaboration des trois frères fait rapidement du collège de Mussidan un établissement modèle, l'un des plus réputés de la région.



20 Le bon ordre, la discipline, la piété bien comprise, dans une atmosphère familiale pleine de gaieté, des études brillantes et solides, une organisation matérielle parfaite, telles sont les caractéristiques du collège. Aussi les élèves affluent-ils de toutes parts.

Joseph est heureux, il remplit avec soin, avec amour, sa tâche d'économe, veille aux dépenses, apporte toutes les améliorations possibles.

En plus de ces fonctions, il administre la petite chapelle de Notre-Dame du Roc; c'est un bonheur pour lui de servir ainsi plus directement la Sainte Vierge.



21 Cette période de bonheur paisible ne devait pas durer bien longtemps. Nous voici en 1789.

Tu sais ce que représente cette date dans l'histoire de France. C'est le commencement de la Grande Révolution. Le roi Louis XVI convoque cette année-là à Versailles les Etats Généraux, vaste assemblée de 1165 députés, comprenant des représentants de toutes les classes de la société: clergé, noblesse, tiers-état. Dans toutes les provinces, on désigne des délégués chargés de nommer les députés.



22 Joseph Chaminade est choisi pour participer à l'élection des députés ecclésiastiques de la région. Il va à Périgueux et trouve sa ville natale dans une grande agitation.

L'excitation augmente, les échos en arrivent jusqu'à la calme retraite de Mussidan, et les frères Chaminade commencent à s'en inquiéter et à réfléchir à ce qu'ils vont faire.



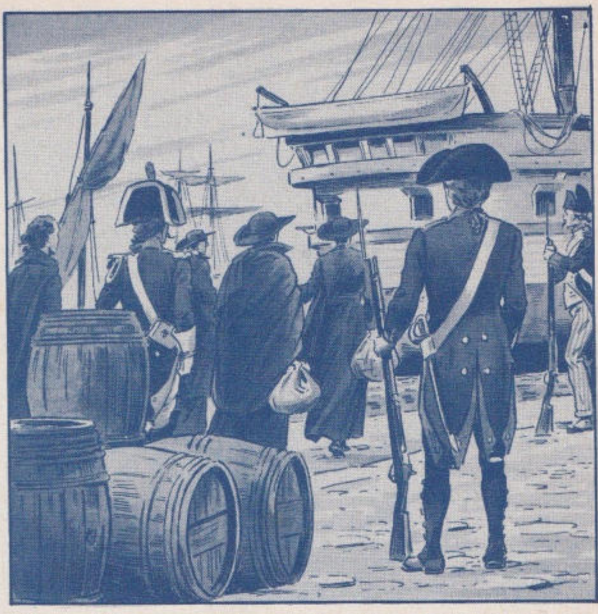
23 En janvier 1790, Jean-Baptiste, épuisé par ses travaux et une vie de dure pénitence, meurt à 45 ans. Sa réputation de sainteté est telle que la foule accourt à ses funérailles. On raconte que chacun voulait faire toucher des chapelets et des objets de piété au défunt. Et même un gendarme qui se trouvait là s'ouvrit résolument un passage à travers la foule, d'un air menaçant. Arrivé près du corps, il prend la houppe du bonnet carré posé sur le cercueil, la coupe et la met dans sa poche. Puis, se retournant, triomphant, vers les assistants: « Cette relique est à moi, cria-t-il, et je défie qui que ce soit de me la reprendre ».



24 Au printemps de cette même année 1790, Joseph va à Bordeaux pour se rendre compte de la situation et se ménager au besoin une retraite sûre en cas de danger. Bordeaux est pour le moment une ville tranquille et il n'y est pas connu comme à Mussidan ou Périgueux. Il voit l'abbé Langoiran, un de ses anciens professeurs de séminaire, qui est maintenant à la tête du diocèse, en remplacement de l'Archevêque, retenu à Paris. L'abbé Langoiran conseille au jeune prêtre de venir à Bordeaux dès que les choses iront mal à Mussidan. Joseph trouve une maison amie, rue Abadie, où il pourra se réfugier. Puis il retourne à Mussidan, attendant les événements.



25 Le 12 juillet 1790, une loi décréta que désormais l'Eglise de France ne dépendrait plus du Pape. Tous les prêtres français furent alors obligés de prêter serment à ce que l'on appela la « Constitution civile du clergé ». Beaucoup s'y refusèrent et naturellement parmi eux les deux abbés Chaminade, Louis et Joseph. Convoqués avec tous leurs confrères à l'Hôtel de Ville de Mussidan, ils en profitèrent pour expliquer courageusement, devant tous, les raisons de leur refus.

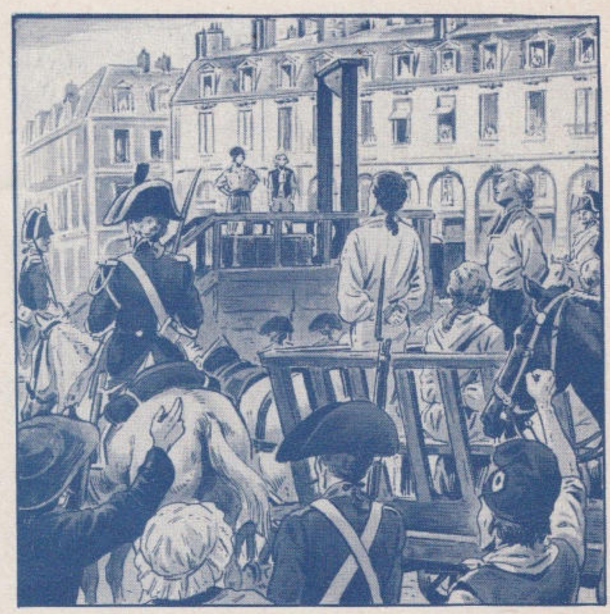


26 Désormais, leur situation devient impossible. Il faut songer à fermer le cher collège. Louis, cependant, ne peut se résigner à quitter Mussidan, et c'est ce qui lui vaut, l'année suivante, d'être forcé de s'expatrier. On ne tuait pas encore les prêtres: on les exilait.

Le 15 septembre 1792, l'abbé Louis Chaminade, avec 54 prêtres de la région, s'embarquait à Bordeaux pour l'Espagne.



27 Joseph, lui, avait disparu... En plus de la retraite qu'il s'était déjà ménagée, rue Abadie, il avait acheté un petit domaine, dit de « Saint-Laurent », aux environs de Bordeaux. Une maison au milieu d'un jardin, une vigne. C'est là qu'il s'était installé avec ses parents, sa sœur, une servante, nommée Marie Dubourg, brave femme d'un dévouement absolu, et qui n'avait ni froid aux yeux, ni la langue dans sa poche... et un chien, gardien redoutable, qui éloignait les visiteurs indésirables. Un vigneron, le citoyen Bontemps, réputé pour ses convictions révolutionnaires, venait cultiver la vigne.

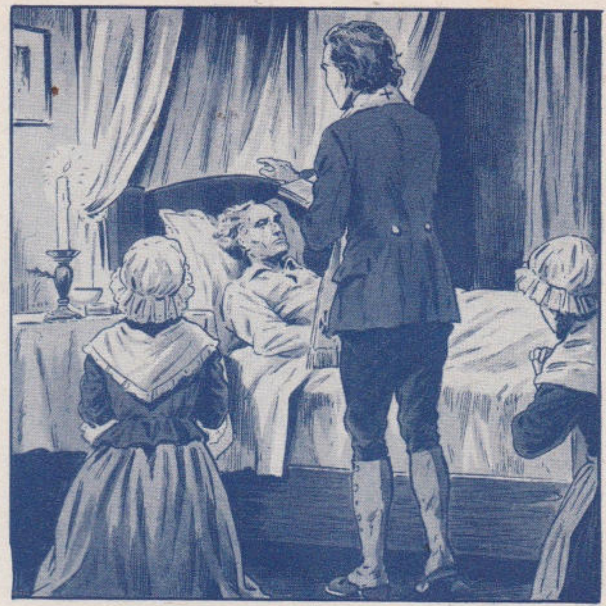


28 1793. C'est la Terreur, à Bordeaux. Déjà l'abbé Langoiran a été victime d'une émeute sanglante. La sinistre guillotine est dressée en permanence place de la Nation. Tous les jours, la charrette fatale y amène des prêtres, des nobles, des bourgeois, ou simplement des gens du peuple. Souvent, au passage de la charrette, mêlé à la foule qui regarde, l'abbé Chaminade donne, d'un geste discret, l'absolution à ceux qui vont mourir! On voit parfois dans les rues de la ville marcher d'un pas lent, tranquille, un brave chaudronnier; il est vêtu d'une grande blouse, coiffé d'un chaudron... son visage est barbouillé de suie.



29 « Chaudrons, chaudrons... » Un enfant s'approche de l'homme en gambadant, lui jette au passage: « On a besoin de vous, telle rue, tel numéro ». Le chaudronnier, de son même pas lent, va à l'adresse indiquée. Sans doute y a-t-il quelque casserole à réparer?

Mais, la porte franchie, la physionomie de l'homme change. Il jette dans un coin son attirail de chaudronnier, pénètre dans une chambre où un malade est couché. Une femme sort d'une cachette un chandelier, une nappe, qu'elle pose sur la table.



30 Elle se met à genoux. Et le prétendu chaudronnier sort de sa blouse une petite boîte, qu'il dépose sur le linge blanc... L'abbé Chaminade vient apporter les derniers sacrements au mourant qui l'a fait appeler.

D'autres fois, c'est un mariage qu'il vient célébrer, un baptême qu'il administre, des confessions qu'il entend. Partout, il sème l'espérance, le réconfort, la joie.

Puis il reprend son grand chaudron et s'en va. Le voilà dans la rue. « Chaudrons, chaudrons... ».



31 Il lui arrive aussi de se déguiser en colporteur, portant en bandoulière une grande boîte remplie de fil, d'aiguilles, d'épingles, de rubans...

Voici qu'un matin, à l'aube, il quitte sa maison de Saint-Laurent. Il s'en va, dans le petit jour, à travers la campagne. A 4 lieues (20 kilomètres) de la ville, une maison isolée, tranquille, la bergerie du Pian, l'accueille. De bons chrétiens y habitent. Les voisins sont venus. Et là, dans une sorte de couloir étroit, sur une table grossière, l'abbé Chaminade offre le Saint-Sacrifice.



32 Parfois, c'est dans sa maison même qu'il le célèbre, caché dans une armoire que l'on a descendue dans une chambrette souterraine, accessible seulement par une trappe ouverte dans le plancher du fruitier. Le plus souvent, c'est dans des maisons amies, dans des cachettes soigneusement aménagées, qu'il dit sa messe, tandis que quelques-uns des fidèles guettent. Une nuit, alors qu'il a déjà dépassé le moment de la Consécration, la maison est brusquement envahie par des gardes nationaux. On n'a que le temps de refermer sur lui la porte du réduit.



33 Là, immobile, tenant le calice, prêt à communier s'il est découvert, afin que les Saintes Espèces ne risquent pas d'être profanées, il entend les hommes aller et venir dans la maison, cherchant partout, et injuriant ce prêtre réfractaire qu'ils n'arrivent pas à trouver.

Mais il ne fut pas découvert!

Que de dangers, que d'alertes! Et quel sang-froid ne lui fallait-il pas! A chaque heure du jour, l'héroïque abbé risquait sa vie, et il le savait bien.



34 Les sans-culottes n'étaient pas sans connaître l'existence de ce ci-devant curé... Mais le Bon Dieu protégeait son prêtre.

Un beau matin, en pleine rue, le chaudronnier est subitement interpellé par six policiers: « Citoyen, lui demandent-ils, connais-tu le ci-devant curé Chaminade? — Oh! oui, je le connais, répond tranquillement l'homme; mieux que çà, je peux vous dire qu'il vient de passer par là, dans la première rue à droite. Courez vite si vous voulez le rattraper ».



35 Quatre d'entre eux s'élancent dans la direction indiquée. « Alors quoi, leur dit le chaudronnier, vous les tuerez donc tous? Vous n'en laisserez même pas un pour la graine! » Puis il continue son chemin, sans se presser.

Au bout de quelques minutes, il entre dans l'atelier d'un plombier — un de ses fidèles amis —, passe dans l'arrière-boutique, et là, posant son chaudron, tombe à genoux: « Merci, Sainte Vierge Marie, merci, ma bonne Mère, vous m'avez sauvé! »



36 Le voici aujourd'hui suivi de très près par les gardes nationaux qui l'ont reconnu. Il se réfugie précipitamment dans la boutique d'un tonnelier qu'il connaît bien. Celui-ci se rend immédiatement compte du danger couru par l'abbé; vite, il le cache en renversant sur lui un cuveau. Aussitôt après, les gardes entrent : « Citoyen, un curé se cache ici. Bien sûr, dit le tonnelier le plus naturellement du monde, il est là, tenez, sous ce cuveau...» Quelle émotion pour le prêtre ainsi dénoncé! Mais voilà les hommes qui éclatent de rire: « Blagueur, va! » et ils s'en vont.



37 L'abbé sort de sa cachette: « Mon ami, vouliez-vous donc me trahir? — Au contraire, c'était le seul moyen de vous sauver; les gardes savent que je ne dis jamais la vérité. Quand je leur ai déclaré que vous étiez là-dessous, ils ont été certains que vous n'y étiez pas. »

C'est une histoire du même genre qui lui arrive, mais chez lui, cette fois, à Saint-Laurent. Poursuivi par les révolutionnaires, il arrive tout essoufflé à sa maison. Pas le temps de courir jusqu'à la cachette sous le fruitier.



38 La bonne Marie Dubourg le voit arriver. Elle est en train de faire sa lessive. Elle comprend la situation. Vite, elle renverse sur son maître une cuve vide, et continue à laver comme si de rien n'était. Les policiers entrent: « Citoyenne, un curé est caché ici. Dis-nous où il est, sinon... — Eh! répond-elle en riant, vous voyez donc des curés partout, vous autres? » Puis, d'un ton apitoyé: « Comme vous avez chaud, mes braves gens, arrêtez-vous donc un moment pour boire un coup, vous chercherez votre curé après ». Et, tranquillement, elle pose des verres sur la cuve retournée, et leur sert à boire.



39 Imagine l'angoisse de l'abbé Chaminade séparé ainsi de la guillotine par une simple planche! Les hommes boivent, puis, renonçant à chercher dans cette maison où on les reçoit si bien, ils s'en vont, en remerciant la bonne citoyenne qui les a régalés si généreusement.

L'abbé Chaminade faillit bien être pris une autre-fois, alors qu'il se trouvait dans une maison de la ville avec deux autres prêtres qui s'étaient réunis pour se confesser.



40 La sortie prévue était par le grenier, d'où l'on pouvait gagner le toit d'une maison voisine. Les gardes nationaux firent irruption brusquement, les deux prêtres s'enfuirent, mais Joseph, pour leur laisser le temps de s'échapper, vint tranquillement au-devant des sans-culottes comme s'il était le maître de maison: « Que désirez-vous? — Il y a des prêtres ici. — Décidément, vous en voyez partout, eh bien! cherchez, tout vous est ouvert ». Des sentinelles sont placées à la porte, la perquisition commence.



41 Pendant ce temps, le soi-disant maître de maison marche de long en large dans le couloir, réfléchissant au moyen de s'évader. Il pense à une cachette... les gardes sont justement de ce côté-là. Alors, profitant de ce qu'ils sont bien occupés dans cette partie de la maison, l'abbé Chaminade s'enfuit à son tour par le grenier et le toit. Pourtant, il n'aurait pas eu le temps de se sauver si une vieille femme ne s'était trouvée dans la chambrette du grenier et n'avait arrêté les policiers pendant quelques minutes en leur racontant des histoires.



42 On le voit, l'abbé ne dut son salut, en toutes ces occasions, et en bien d'autres qu'on peut imaginer, qu'à son sang-froid et au dévouement de ses amis. Voici maintenant une circonstance où la Sainte Vierge intervint directement pour le tirer d'affaire.

Rencontré un jour par des sans-culottes qui le reconnaissent, il est poursuivi, s'échappe, les distance. Où se réfugier? Une maison amie s'offre à lui. Il y entre. La famille est réunie dans la grande salle, près de la cheminée.



43 Il prend un siège, s'assied, se met à parler calmement. Mais les policiers l'ont vu entrer. Ils pénètrent à leur tour dans la maison.

Ils cherchent, parcourent toutes les pièces, fouillent partout, et, dans leurs allées et venues, passent et repassent auprès de l'abbé qui n'a pas bougé de sa place près de la cheminée. Ils ne peuvent pas faire autrement que de le voir, et pourtant ils ne le voient pas!



44 Finalement ils renoncent et s'en vont. Aussitôt, les membres de la famille s'empressent autour de Joseph Chaminade : « Oh ! Monsieur l'abbé, comment donc ne vous ont-ils pas pris? Ils vous avaient pourtant là, sous la main! »

Alors, un petit garçon qui était assis à côté de l'abbé, leur dit: « Mais ils ne pouvaient pas voir Monsieur le curé, puisque la belle dame toute blanche, qui est entrée ici en même temps qu'eux, s'est toujours tenue devant lui pour le cacher ! »

Marie avait protégé son enfant.



45 9 Thermidor - 27 juillet 1794. C'est la chute de Robespierre, la fin de la Terreur. Plus besoin de se cacher. On peut enfin respirer. Les prisons se vident, les églises sont rendues au culte. L'abbé Chaminade ouvre une chapelle au 14 de la rue Sainte-Eulalie. Maintenant il peut exercer son ministère au grand jour.

Pendant les jours sombres de la tourmente, il a acquis une telle réputation de sainteté que l'administration du diocèse confie à ce jeune prêtre — il n'a encore que 33 ans — la mission délicate de réconcilier avec l'Eglise les prêtres qui ont prononcé le serment de 1790.



46 L'accalmie ne dure pas. Les Jacobins reprennent le pouvoir et remettent en vigueur les mauvaises lois contre les prêtres. On ne les guillotine plus, mais on les exile. Ceux qui sont frappés, ce sont surtout les émigrés revenus. En principe, l'abbé Chaminade n'en faisait pas partie; cependant, comme il s'était soigneusement caché tout le temps de la Terreur et qu'on l'avait cru parti, on l'oblige, lui aussi, à s'en aller.

Cette fois, il doit quitter la France.



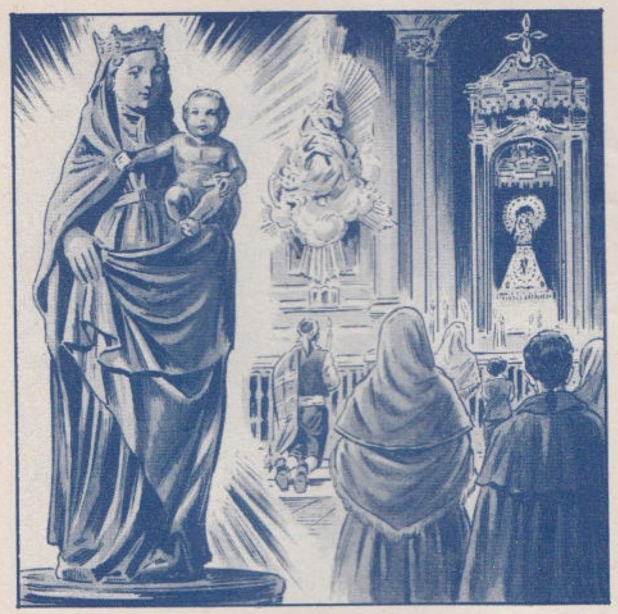
47 C'est à Saragosse, en Espagne, que Joseph Chaminade va se réfugier. Sur la route de l'exil, à Bayonne, il a la joie de retrouver son frère Louis. Quel bonheur pour les deux frères d'être enfin réunis après une longue séparation!

Saragosse, capitale de la province d'Aragon, au nord de l'Espagne, était alors une belle ville de 40.000 habitants, aux rues étroites, mais droites. De magnifiques monuments l'embellissaient, mais le plus beau de tous, c'était la basilique de Notre-Dame del Pilar, c'est-à-dire du Pilier.



48 Pourquoi ce nom? En voici l'origine:

L'apôtre saint Jacques-le-Majeur était venu en Espagne prêcher la vraie foi; mais après plusieurs années d'efforts, il n'avait réussi à convertir que sept païens. Une nuit, alors qu'un peu découragé, il priait sur les bords de l'Ebre, la Vierge Marie se montra à lui, portée par des anges sur un pilier de jaspe. Elle l'encouragea à poursuivre son ministère, et lui demanda de bâtir en ce lieu un oratoire. L'apôtre obéit aussitôt et, avec l'aide de ses disciples, construisit une petite chapelle qu'il consacra à Marie.



49 Depuis, elle s'était transformée en une magnifique église.

A l'intérieur, se dresse, dans la « sainte chapelle », la statue de Notre-Dame, reposant sur le pilier miraculeux. Tout y est d'un luxe inouï: des marbres de toutes couleurs, de l'argent massif, des sculptures, des lumières scintillantes entourent la Vierge, somptueusement parée.

Derrière la statue, une ouverture pratiquée dans le mur permet aux fidèles de baiser la colonne vénérée.



50 Les deux abbés Chaminade arrivèrent à Saragosse le 11 octobre 1797. C'était justement la veille de la grande fête qui rappelle chaque année l'apparition de la Vierge.

La ville est envahie d'une foule de pèlerins. Des feux de joie sont allumés sur les places publiques. A l'intérieur du sanctuaire, 1.200 lampes d'argent brûlent, répandant une lumière intense; des offices, des prières, des chants se succèdent sans interruption toute la nuit.

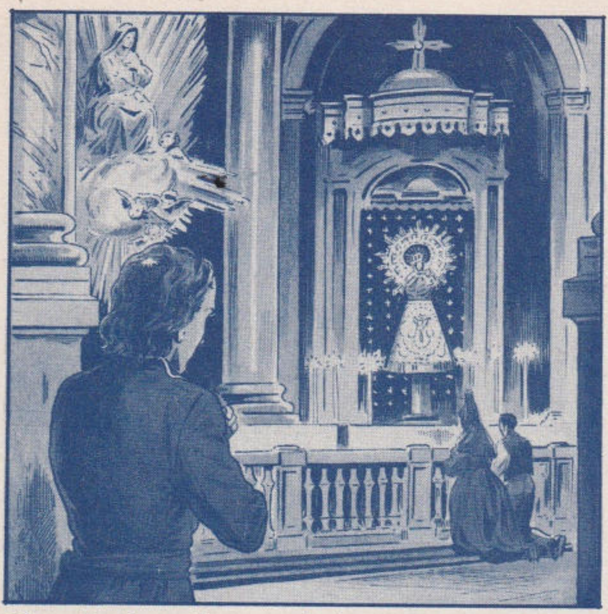
Le lendemain 12 octobre, c'est la grande procession à travers les rues de la ville. La voici, décrite dans les mémoires d'un prêtre français réfugié:



51 « Toutes les communautés et paroisses de la ville y prenaient part avec leurs bannières, leurs croix et leurs reliquaires; quarante châsses d'argent massif renfermant des corps saints, s'avançaient les unes à la suite des autres... La statue de Notre-Dame-del Pilar fermait la marche; elle était portée par le clergé, sous un dais soutenu lui-même par vingt prêtres. La nuit venue, une autre procession se déroule, celle du Grand Rosaire, comprenant une multitude d'hommes et de jeunes gens, tous confrères du Rosaire; chacun portait l'épée et tenait en main un cierge de quatre livres ».



52 Louis et Joseph Chaminade vont rester à Saragosse pendant trois ans. Les prêtres français exilés étaient rigoureusement tenus à l'écart de toute activité sacerdotale. Ils devaient vivre pauvrement, travailler de leurs mains pour gagner leur pain. Joseph se mit à fabriquer des fleurs artificielles et à modeler de petites statues de plâtre. Plus tard, il dira à ses religieux: « En Espagne, quand parfois je moulais des saints de plâtre, je me réjouissais dans la pensée qu'un jour, en France, je travaillerais à faire des saints vivants ».



53 Le travail manuel n'occupe pourtant pas tout le temps de l'abbé Joseph. D'abord, il étudie beaucoup, il réfléchit longuement à la tâche qui l'attend à son retour en France, mais surtout il prie.

Il passe de longues heures auprès de la Vierge du Pilier, il prie pour son pauvre pays déchiré où tant de mal a été commis, où il y aura tant à travailler pour le refaire chrétien; il demande à sa bonne Mère du ciel qu'il aime tant des lumières sur son avenir.



54 Et Notre-Dame lui répond... D'une manière mystérieuse et surnaturelle, mais certaine, elle lui dévoile le rôle qu'il aura à jouer plus tard, la fondation des deux familles religieuses nouvelles qui lui seront consacrées et lutteront sous son étendard contre l'indifférence religieuse.

Joseph Chaminade n'a jamais révélé les confidences que Marie lui avait ainsi faites; il était bien trop humble pour s'en faire une gloire. Pourtant, parfois, des phrases révélatrices lui échappaient.



55 Un jour, par exemple, beaucoup plus tard, alors que la Société de Marie était déjà fondée, il dit à ses religieux groupés autour de lui: « Tels que je vous vois maintenant devant mes yeux, tels je vous ai vus longtemps avant la fondation de la Société ».

Ne répétait-il pas d'ailleurs souvent: « Cette Institution a été voulue par l'Immaculée-Conception, c'est elle qui en a posé les bases ».



56 Trois ans ont passé, bien des événements se sont déroulés en France. En novembre 1799, par le Coup d'Etat du 18 Brumaire, Bonaparte renversait le Directoire et devenait Premier Consul. Il proclama son intention de rendre la liberté totale au culte, de rouvrir les églises. Les prêtres bannis vont pouvoir en profiter pour rentrer en France. L'exil a pris fin.

A l'automne de l'année 1800, Joseph et Louis Chaminade sont de retour à Bordeaux.



57 Que de tâches nouvelles l'attendent! Tout est à refaire en France. La tourmente a fait disparaître les anciens Ordres religieux, les esprits se sont éloignés de la religion. L'ignorance religieuse est grande. Il faut, en bien des endroits, repartir à zéro. Joseph Chaminade va être un des grands artisans du renouveau chrétien.

Le voilà donc à Bordeaux; il ouvre un petit oratoire rue Arnaud-Miqueu, qu'il dédie à l'Immaculée-Conception et là, il se dépense sans compter auprès des habitants du quartier.



58 Une charge très lourde lui est aussi confiée: celle d'Administrateur du diocèse de Bazas, privé d'évêque depuis de longues années. Bien que situé près de Bordeaux, ce diocèse dépend de l'Archevêque d'Auch, Monseigneur de la Tour du Pin.

La région de Bazas est dans un état lamentable au point de vue religieux: les églises sont démolies ou très abîmées, tous les papiers importants, tous les registres des paroisses ont été brûlés. Plus encore, le clergé fidèle est très insuffisant pour suffire à la tâche, et un certain nombre de prêtres assermentés doivent être réconciliés avec l'Eglise.



59 L'abbé Chaminade parcourt inlassablement le vaste diocèse, s'occupe de tout, organise les paroisses, prêche, administre les Sacrements. En 1802, Bazas est rattaché au diocèse de Bordeaux, et le rôle de l'Administrateur prend fin. L'abbé remet alors à Monseigneur d'Aviau un rapport détaillé sur la situation de la région.

Pour le remercier, Monseigneur de la Tour du Pin lui fit donner, par le Pape, le titre de « Missionnaire Apostolique ». Quel beau titre! Joseph Chaminade ne doit-il pas être le missionnaire de la Vierge Marie? Mais comment réalisera-t-il la mission que Notre-Dame du Pilier lui a confiée?



60 Le 8 décembre 1800, Joseph Chaminade célèbre la messe dans son oratoire. Parmi les assistants qui remplissent la petite chapelle, il remarque deux jeunes gens. Après la messe, il les appelle à la sacristie, les félicite de leur foi courageuse. « Tant d'hommes, leur dit-il, ont oublié le chemin de l'église. Il faut le leur réapprendre. Ne voulez-vous pas travailler à refaire chrétiens vos frères? Amenez-moi chacun un camarade ».

Les deux devinrent ainsi quatre, puis huit. Quand ils furent au nombre de douze, l'abbé leur expliqua ce qu'il attendait d'eux.



61 Il veut fonder une véritable milice de la Sainte Vierge, une Congrégation, c'est-à-dire un groupe de jeunes gens qui se mettront spécialement sous la protection de Marie et seront unis entre eux pour s'aider mutuellement à vivre en bons chrétiens, et à conquérir leurs frères au Christ. La Congrégation honorera la Sainte Vierge, spécialement invoquée comme l'Immaculée-Conception.

Pourquoi sous ce titre? A cette époque, le dogme de l'Immaculée-Conception n'avait pas encore été proclamé. Il ne le sera que le 8 décembre 1854.



62 La croyance à ce beau privilège de Marie, préservée du péché originel, est la principale dévotion de Joseph Chaminade; l'Immaculée-Conception, c'est le triomphe de Marie sur le démon, c'est le symbole de la pureté.

Or, à cette époque qui suit la grande tourmente, les hommes qui avaient perdu l'habitude de prier, de recourir aux sacrements, menaient une vie très éloignée de la morale. En enrôlant ses jeunes gens sous la bannière de l'Immaculée, l'abbé Chaminade veut leur réapprendre la pureté, afin de les garder du mal.



63 Le 2 février 1801, les douze nouveaux « Congréganistes » lurent solennellement et signèrent la déclaration suivante: « Moi, serviteur de Dieu et enfant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, je me donne et me dédie au culte de l'Immaculée-Conception de la Très Sainte Vierge Marie. Je promets de l'honorer et de la faire honorer, autant qu'il dépendra de moi, comme Mère de la jeunesse. Ainsi Dieu me soit en aide et ses Saints Evangilés ».

La Congrégation était fondée.



64 Elle répond si bien aux besoins religieux du moment, elle est dirigée par un tel animateur que, très vite, c'est le succès. Les douze se multiplient, et la chapelle de la rue Arnaud-Miqueu devient trop petite. M. Chaminade trouve un oratoire plus vaste rue Saint-Siméon. Au bout d'un an, les Congréganistes sont 99, et le centième est reçu le jour anniversaire de la Fondation.

Qui sont-ils ces jeunes gens? Ils viennent de toutes les classes de la société: nobles, bourgeois, commerçants, artisans, ouvriers, tous fraternellement unis, tous également convaincus, pleins d'ardeur et de zèle pour travailler à la conversion des incroyants.



65 Ils forment, un grand siècle à l'avance, une véritable Action Catholique, qui pratique l'apostolat dans tous les milieux.

Leur foi, leur exemple, sont si entraînants que l'abbé, pour répondre aux demandes venues de toutes parts, organise, à côté de la Congrégation des jeunes gens, une Congrégation de jeunes filles, puis une de Pères et Mères de famille. Des prêtres aussi se joignent à eux. Un bien immense se fait à Bordeaux, grâce à leur action. C'est vraiment une grande croisade mariale.



66 Tout en s'occupant de la Congrégation, l'abbé Chaminade participe indirectement à une autre fondation: celle de l'Œuvre de la Miséricorde. La fondatrice s'appelait Marie-Thérèse de Lamourous, et l'abbé la connaissait déjà depuis plusieurs années.

Née à Barsac, en 1754, d'une famille de magistrats, élevée très chrétiennement, elle avait toujours songé à se donner totalement à Dieu.



67 A peu près ruinée par les événements de 1789, sa famille se retira au domaine du Pian, près de Bordeaux, où l'abbé Chaminade allait parfois dire la messe pendant la Terreur.

Intrépide, la jeune fille continua pendant la tourmente à faire le catéchisme aux enfants du village, et il lui arriva de cacher des prêtres. De plus, elle réussit à plusieurs reprises à pénétrer, sous quelque déguisement, dans les prisons, pour y réconforter les malheureux qui attendaient la mort; elle parvint même à s'introduire dans la salle du tribunal et à y consulter les listes des suspects menacés d'arrestation, ce qui lui permit d'en sauver plusieurs de l'échafaud.



68 Deux fois arrêtée elle-même, elle eut la chance d'être relâchée après avoir été interrogée. Voici comment se passa le premier interrogatoire:

« Citoyenne, dit brusquement le président, tu es accusée d'avoir caché des prêtres et d'être noble. As-tu quelque chose à répondre?

— C'est bien possible, citoyen, mais voudrais-tu me permettre de te poser une question? Fais-moi le plaisir de me dire, je te prie, ce qu'on remarque sur ta joue.



69 — Ta demande est plaisante! Tu ne le vois donc pas, c'est une tache rouge.

— Et d'où vient donc cette tache sur ta joue?

— D'où elle vient? Eh! c'est que je suis né comme cela, c'est ma mère qui me l'a donnée.

— Eh bien, citoyen, moi aussi, je suis née comme cela, c'est ma mère qui m'a faite noble!»

Tous les assistants se mirent à rire, et le président la congédia en lui disant: « Va-t-en, tu es une bonne enfant ».



70 On le voit, Mlle de Lamourous était une personne énergique, et une chrétienne exemplaire.

Or, on avait organisé à Bordeaux une œuvre destinée à recueillir de pauvres filles qui, s'étant mal conduites, désiraient se convertir. Il fallait à la tête quelqu'un de capable. On demanda à Marie-Thérèse de Lamourous de prendre ce poste. Après bien des hésitations, elle accepta, et s'y donna de tout son cœur, sous la direction de l'abbé Chaminade.

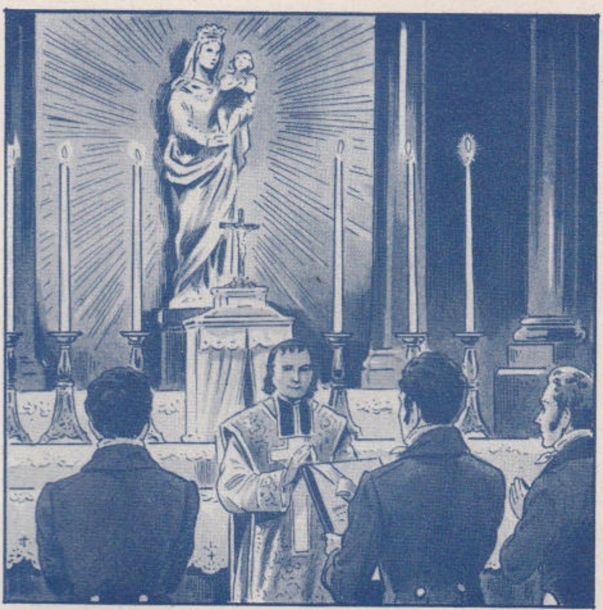
Connue sous le nom de « Miséricorde de Bordeaux », l'œuvre fit le plus grand bien.



71 Revenons maintenant à l'abbé Chaminade et à la Congrégation. Nous voici en 1803.

Cette année-là, Mgr d'Aviau, l'Archevêque de Bordeaux, voulant donner à l'abbé un témoignage public de confiance et de reconnaissance pour le bien qu'il faisait à la jeunesse, lui conféra le titre de Chanoine. L'année suivante, il fit ériger en chapelle de secours l'église de La Madeleine, et en nomma desservant M. Chaminade.

Cette belle église était située rue de Lalande, en plein centre de la ville.



72 Les Congréganistes ont maintenant leur église. Tous les dimanches matins, à 6 heures en été, 7 heures en hiver, ils ont leur messe spéciale. Cette heure matinale est choisie pour leur permettre d'assister ensuite aux offices de leurs paroisses respectives. L'abbé Chaminade tient à ce qu'ils donnent ainsi le bon exemple.

Au début de la messe, les trois principaux membres de la Congrégation viennent déposer sur l'autel un cahier où sont inscrits tous les noms des congréganistes, et le cahier demeure là pendant tout le temps du Saint Sacrifice.



73 A l'Evangile, l'abbé prend la parole. Il n'est pas éloquent, il parle lentement, avec un accent assez prononcé de son Périgord natal; pourtant ce qu'il dit est si profond et pratique en même temps qu'il atteint vraiment le cœur de ses auditeurs. Il commente l'Evangile du jour, en tire les leçons à suivre pendant la semaine; mais il ne parle pas plus d'un quart d'heure pour ne pas fatiguer l'attention de ses garçons. Et l'un d'eux est désigné pour lui faire un signe convenu au bout de treize minutes.



74 Beaucoup font la sainte communion, il n'y a pas en eux une ombre de respect humain.

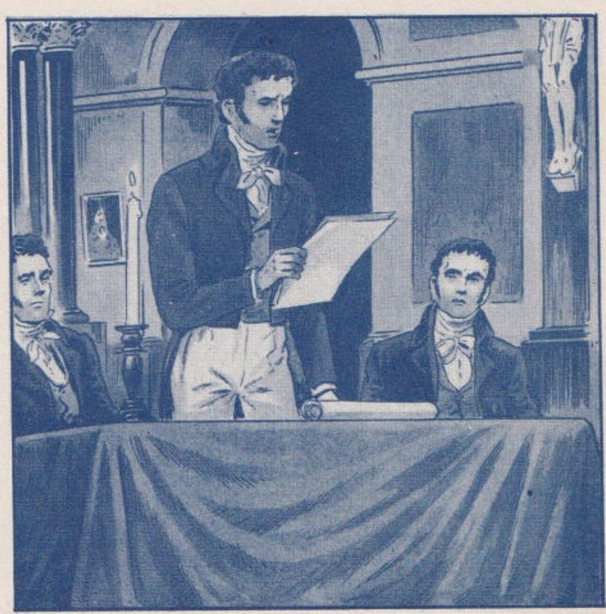
La ferveur de tous ces jeunes fait l'admiration des assistants qui se joignent à eux.

Puis, quand la messe des jeunes gens est finie, c'est le tour des jeunes filles.

La Congrégation tient aussi des réunions tous les dimanches soirs. Ces réunions ont un caractère extraordinaire et présentent un spectacle inhabituel.



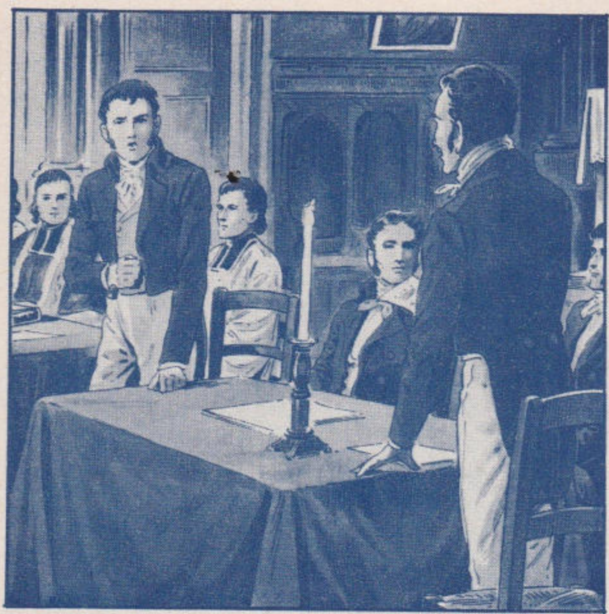
75 Voici comment elles se passent: La nuit est venue, la Madeleine s'illumine, le Saint-Sacrement est retiré du tabernacle et porté dans une chapelle de côté. Dans le chœur sont déposées deux tables, à droite et à gauche de l'autel. Du côté de l'Evangile, c'est la table de l'abbé Chaminade, entouré des prêtres congréganistes, du côté de l'Epître, la place du « préfet » — c'est-à-dire du directeur laïque — de la Congrégation. Les jeunes gens remplissent la nef. Dans le fond, des chaises disponibles sont offertes aux fidèles qui viennent, toujours nombreux, assister à la réunion.



76 Le préfet ouvre la séance par le chant du « Veni Sancte Spiritus ». On chante aussi d'autres cantiques.

Puis le secrétaire de la Congrégation fait connaître le nom du saint qui sera le patron de la semaine; il raconte sa vie de façon à en tirer les leçons que tous pourront suivre. De nouveaux chants reposent l'attention.

Enfin arrive le moment important de la soirée: c'est le discours prononcé par un des jeunes gens. Ce discours a toujours un but d'enseignement religieux.



77 On y traite les sujets les plus variés: doctrine, morale, histoire de l'Eglise, vie religieuse du temps évoquée à propos de tel ou tel événement récent. Souvent, le discours est suivi d'une discussion entre plusieurs congréganistes.

Enfin, la soirée, après encore quelques chants, se termine par un mot de M. Chaminade, qui conclut les débats.

Ces réunions étaient d'un genre très nouveau pour l'époque, et produisaient sur les assistants une profonde impression.



78 La Congrégation ne se borne pas à former ses membres à une plus grande piété et à une vie religieuse plus intense. L'apostolat en est le but principal. Apostolat de l'exemple d'abord, mais aussi apostolat de l'action.

La charité s'exerce de toutes les façons possibles: visites dans les hôpitaux, dans les prisons, soins des malades à domicile, secours matériels et spirituels, services de tous genres que les Congréganistes se rendent les uns aux autres, enseignement du catéchisme aux enfants.



79 Les enfants! En 1801, les écoles chrétiennes supprimées par la Révolution n'étaient pas encore rouvertes, et les écoles populaires présentaient un état lamentable d'ignorance et de désordre. Aussi les enfants du peuple, abandonnés à eux-mêmes, se conduisaient-ils en vrais petits voyous, insultant les vieillards, parcourant les rues en bandes indisciplinées, volant, se battant...

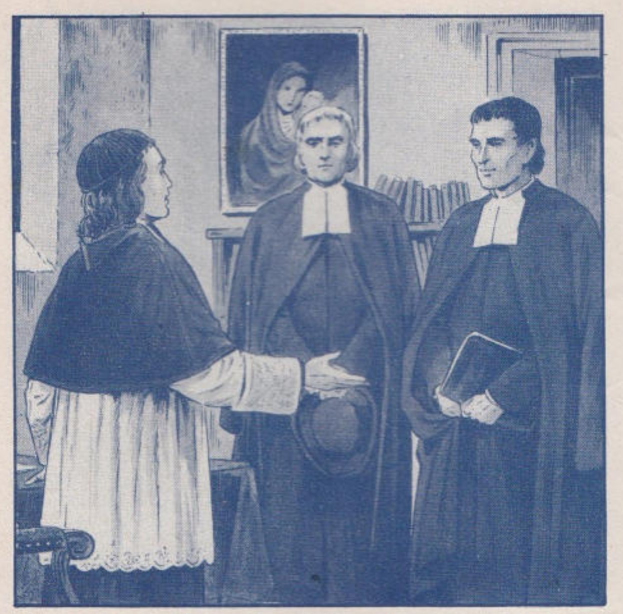
M. Chaminade, attristé de ce spectacle, invita les Congréganistes à s'occuper de ces pauvres petits.



80 Aussi vit-on bientôt, chaque dimanche, des Congréganistes réunir les enfants, les faire jouer, les emmener en promenade, et en profiter en même temps pour les instruire, aussi bien de la religion, que de toutes sortes de choses utiles.

Les meilleurs garçons de ce patronage peuvent s'inscrire à leur tour dans la Congrégation à titre de « postulants » et ils ne sont pas alors les moins ardents à convertir leurs petits camarades.

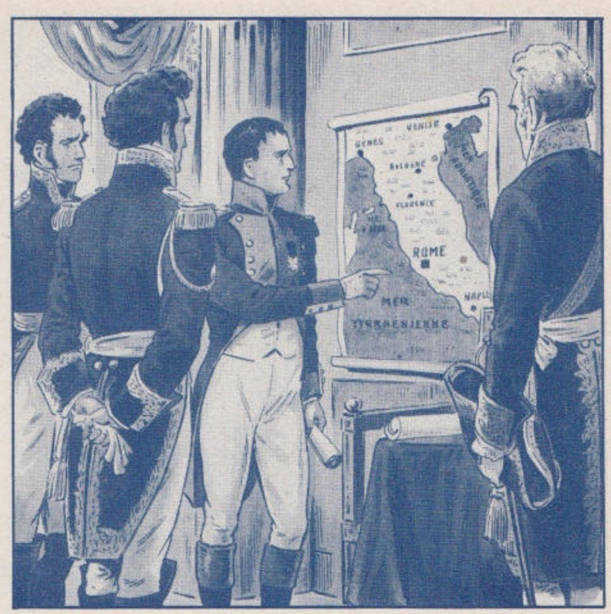
Mais ce n'était pas suffisant. Ce qu'il fallait surtout, à ces enfants, c'étaient des écoles chrétiennes.



81 Deux Congréganistes, abandonnant généreusement leur commerce, décidèrent de se vouer à l'instruction et fondèrent une école gratuite; elle fut bientôt pleine.

En 1806, l'abbé Chaminade, apprenant que l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, fondé par saint Jean-Baptiste de la Salle, venait de se reformer en France, fit appel aux Frères. Il en vint deux.

Comme le nombre des enfants se multipliait, et qu'il fallait ouvrir d'autres écoles et pour cela augmenter le nombre des maîtres, l'abbé offrit aux Frères sa propriété de Saint-Laurent pour y établir un noviciat.



82 Nous voici en 1809. La Congrégation est en plein essor; le bien qu'elle fait dans tous les domaines est immense. De Bordeaux, elle s'étend maintenant dans toute la région. Le travail des Congréganistes a partout des résultats magnifiques.

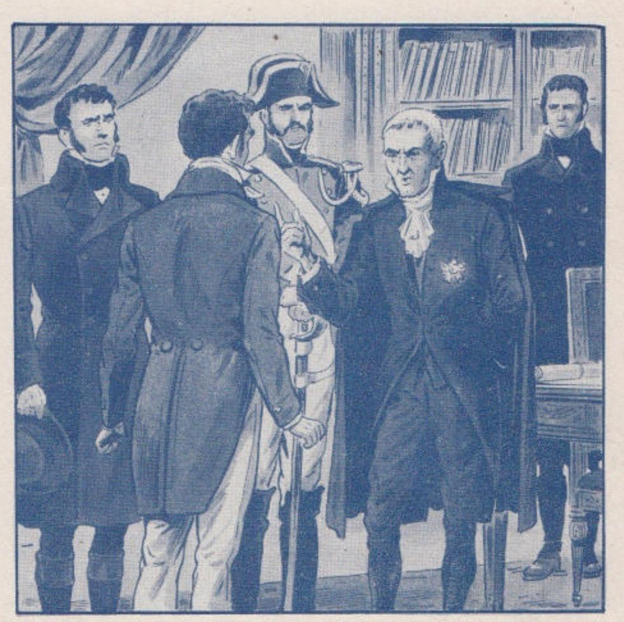
C'est alors que survient un orage inattendu: l'empereur Napoléon, le 17 mai 1809, proclame l'annexion de Rome et des Etats Pontificaux à la France.



83 Le Souverain Pontife répondit à cette attaque injustifiée en excommuniant l'Empereur, c'est-à-dire en blâmant son geste, et en déclarant que par celui-ci Napoléon s'était mis volontairement en état de révolte contre l'Eglise.

La police impériale prit les précautions les plus minutieuses pour empêcher que cette sévère condamnation fût connue.

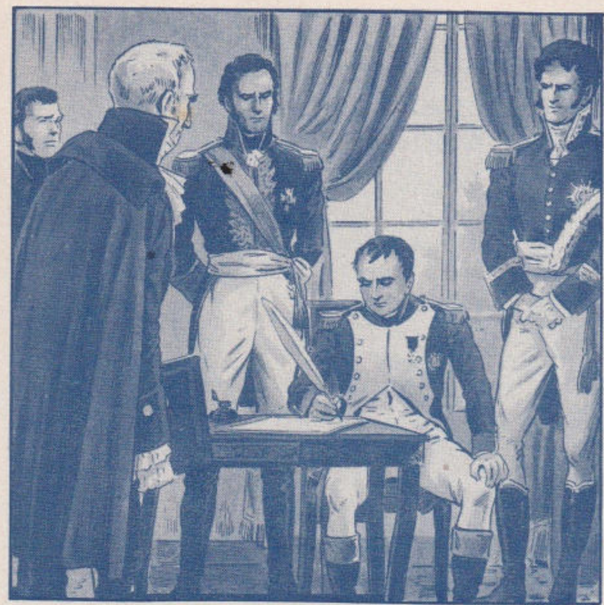
Mais des copies secrètes en avaient été faites et se répandaient quand même à travers le pays.



84 Dans la région de Bordeaux, un Congréganiste, Hyacinthe Lafon, se chargeait de la répandre. Découvert, il est arrêté. On l'emmène à Paris, pour l'interroger.

La police croyait que la Congrégation faisait partie d'un vaste complot contre l'Empereur. Un examen minutieux des papiers de l'abbé Chaminade montra qu'il n'en était rien.

Mais Napoléon, furieux contre l'Eglise, décida de supprimer toutes les associations religieuses.



85 Il prévint les autorités qu'à partir du 1er octobre 1809, il ne devrait plus exister en France de Congrégation. Il s'agissait là d'une mesure générale qui atteignait tout le monde, et pas seulement l'abbé Chaminade. Il fallut bien se soumettre et cesser toute activité.

Naturellement cela n'empêcha pas le directeur de la Congrégation de continuer à voir ses chers enfants et de leur passer ses consignes. La première était de prier plus que jamais la Sainte Vierge pour que tout finisse par s'arranger, et la seconde de garder confiance... Et cela, aucune police du monde ne pouvait l'interdire!



86 Pendant la période de « sommeil » de la Congrégation, M. Chaminade resta desservant de l'église de La Madeleine; de plus, il remplit le rôle d'aumônier chez les Frères des Ecoles Chrétiennes.

En 1812, Lafon, alors emprisonné à Paris, combina avec le général Malet un complot contre Napoléon. Le complot échoue, Malet est fusillé, mais Lafon réussit à s'échapper.

Le 12 mars 1814, un mois avant l'abdication de l'Empereur, la ville de Bordeaux acclamait le retour des Bourbons et accueillait en grande pompe le duc d'Angoulême.



87 En 1815, Napoléon s'échappe de l'Ile d'Elbe. Une fois de plus, la police s'en prend à M. Chaminade: cette fois, il est accusé d'avoir dirigé une « confrérie fanatique et séditieuse », contre le régime impérial, arrêté et enfermé au fort du Hâ, vieille prison bordelaise. Puis on l'envoie en « résidence surveillée » à 40 lieues de Bordeaux.

Pas pour longtemps! Napoléon est vaincu à Waterloo et, bien vite, M. Chaminade revient à Bordeaux où ses chers Congréganistes l'accueillent avec joie. Maintenant, enfin, après cette période difficile, la Congrégation peut reparaître au grand jour.



88 Une manifestation étonnante en montra la vitalité. Un service solennel à la mémoire de Louis XVI avait lieu à la cathédrale. Les gardes nationaux, en grande tenue, y assuraient le service d'ordre. Or ce jour-là était, dans la Congrégation, jour de communion générale. Aussi put-on assister à ce spectacle extraordinaire: au moment de la communion, un grand nombre de gardes nationaux mettant leurs armes en faisceaux et s'avançant pieusement vers la Sainte Table, sans le moindre respect humain! L'impression fut considérable.



89 Désormais les Congréganistes ont une place d'honneur dans toutes les grandes cérémonies religieuses; on leur réserve même le privilège de porter le dais aux processions du Saint-Sacrement.

Les plus grands personnages étaient fiers d'en faire partie. Ne vit-on pas un jour l'évêque de Limoges, de passage à Bordeaux, profiter d'une grande manifestation de la Congrégation pour venir s'agenouiller à l'autel de Marie et prononcer tout haut son acte de consécration comme le plus humble des Congréganistes?



90 Dans toute la région du Sud-Ouest, la Congrégation est maintenant connue, admirée. Les réunions du dimanche soir remplissent chaque fois La Madeleine. Des évêques, des prédicateurs célèbres viennent y assister. On y vit même une fois un roi de la tribu des Iroquois qui, amené par un missionnaire, édifia tout le monde par sa piété.

On ne compte plus les initiatives prises sous la direction de l'abbé: bibliothèques pour la propagande des bons livres, bureau de placement, voire même une Société de musique...



91 Une des œuvres les plus touchantes organisée à cette époque est celle des petits ramoneurs.

En ce temps-là, dans les villes, les cheminées étaient beaucoup plus larges qu'elles ne le sont maintenant. Des enfants, venus en général de Savoie ou d'Auvergne, étaient chargés de les ramoner, en grimpant à l'intérieur.

Ces pauvres petits, bien souvent exploités par des patrons avares et brutaux, vivaient dans la misère et l'ignorance.



92 Un jour, un Congréganiste en rencontra cinq ou six dans la rue, et, pris de pitié, il les invita à venir le dimanche suivant à une adresse qu'il leur indiqua.

Les voilà donc qui arrivent tout équipés pour travailler, armés de raclettes, de brosses, avec les genouillères de cuir qu'ils mettent pour grimper dans les cheminées.

C'est probablement dans une des grandes salles proches de La Madeleine qu'on les fait entrer. Il n'y a pas de cheminée... Les petits ramoneurs sont bien étonnés!



93 Alors les Congréganistes présents leur donnent quelque monnaie pour les dédommager de leur course et leur expliquent ce qu'ils attendent d'eux: réunir le plus de camarades qu'ils peuvent pour apprendre ensemble à aimer et servir le Bon Dieu.

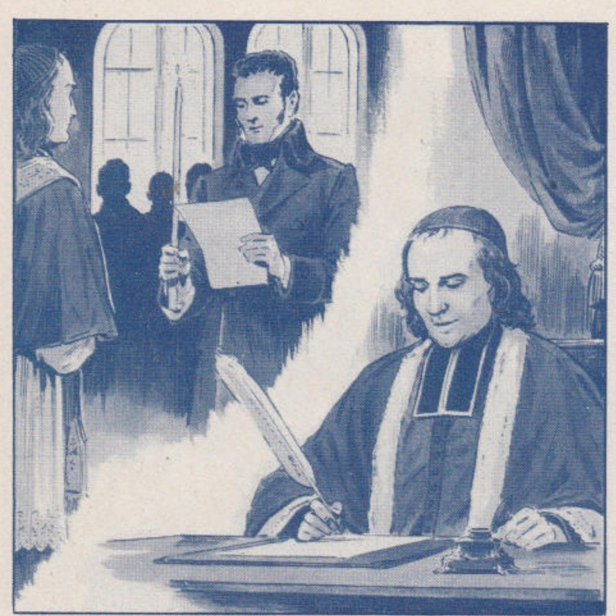
Il y en eut 80 à venir!

L'abbé Chaminade est partout, s'occupe de tout. Il est débordé, et pourtant toujours accueillant à ses chers enfants.



94 Mais tout ceci ne fait pas oublier à Joseph Chaminade la mission que lui a fait entrevoir la Vierge du Pilier. Déjà, il a organisé, au sein même de la Congrégation, un groupe encore plus fervent: il s'agit de congréganistes qui désirent se donner complètement à Dieu tout en continuant à vivre dans le monde: l'Etat.

C'est ainsi qu'on les désigne, en abrégeant l'expression « Etat des religieux et religieuses vivant dans le monde ». Ceux qui en font partie ne se distinguent absolument pas extérieurement de leurs compagnons de travail.



95 Ils sont pourtant de vrais religieux, ayant un règlement que l'abbé a écrit pour eux, règlement d'ailleurs très souple, étant donné leur genre de vie. Ils prononcent des vœux comme le font les religieux: vœux de chasteté, d'obéissance, et, en plus, un vœu de zèle au service de la Congrégation.

Organisé déjà du temps de l'Empire, l'Etat, bien que peu nombreux, avait contribué, par sa ferveur, à soutenir les autres Congréganistes dans les années difficiles.



96 Tous ceux qui le désirent peuvent en faire partie. Il y a un point sur lequel l'abbé Chaminade insiste particulièrement dans leur formation: la dévotion à Marie, principalement considérée comme notre Mère. C'est avec Marie et par Marie que les disciples de l'abbé doivent travailler à rechristianiser leurs frères.

Ces deux grandes idées: dévotion à Marie, apostolat du milieu de vie, reviennent sans cesse dans la bouche et sous la plume de Joseph Chaminade. Elles sont vraiment le pivot de son action.



97 Les années 1816 et 1817 sont des dates importantes dans la vie de l'abbé Chaminade.

C'est alors qu'il devient le « Père » Chaminade, et qu'il réalise enfin la mission entrevue à Saragosse, la fondation de ses deux Ordres religieux auxquels il n'avait jamais cessé de penser.

Confiant en la Providence, il avait attendu avec patience l'heure, marquée par Elle, où les circonstances lui permettraient d'aboutir.



98 La fondation et le développement de la Congrégation étaient nécessaires pour commencer, et c'est parmi les Congréganistes, hommes et femmes, qu'il va trouver les éléments des deux Ordres religieux dont nous allons voir maintenant les commencements.

C'est d'abord l'Ordre féminin qu'il fonde, en 1816. Parmi les jeunes filles appartenant à la Congrégation, plusieurs faisaient partie de l'Etat. Le désir leur vint de se grouper en véritable communauté religieuse.



99 L'une des plus ferventes de ces jeunes filles s'appelait Adèle de Batz de Trenquelléon. L'abbé Chaminade la connaissait depuis plusieurs années.

Née en 1789, d'une famille noble profondément chrétienne, la jeune Adèle avait toujours désiré se consacrer à Dieu. Sa famille, pendant la Révolution, avait eu une existence mouvementée, et, toute petite, Adèle avait connu l'exil.



100 Rentrée en France en 1802, elle vivait au château familial comme une vraie religieuse, uniquement occupée d'œuvres de charité: visite des malades, catéchisme des petits enfants. Dans toute la région, où on l'appelait « la bonne Adèle », elle était connue pour son dévouement inlassable, toujours souriant.

A l'âge de 16 ans, elle commença à réunir quelques amies de son âge pour les grouper en association vouée à la Sainte Vierge.



101 Puis, peu à peu, et sous l'influence de l'abbé Chaminade, avec qui elle correspondait depuis 1808, l'idée naquit et grandit en elle de former un véritable Ordre religieux, qui prendrait Marie pour guide et pour modèle.

Encouragée par l'abbé Chaminade, qui voyait dans le désir d'Adèle l'indication de la Providence, elle quitta en 1816 son château et vint, avec cinq compagnes, s'enfermer dans une très pauvre maison d'Agen.



102 C'est le 25 mai 1816. La nouvelle famille religieuse prend le nom d'Institut des Filles de Marie. Dès le lendemain, l'évêque d'Agen, Mgr Jacoupy, tient à venir les visiter et les bénir. Le costume qu'elles adoptent comprend une robe noire, un voile noir, une ceinture blanche et, pour les offices, un grand manteau blanc.

Un an après la Fondation, le 25 juillet 1817, l'abbé Chaminade, qu'elles nomment le Bon Père, reçoit solennellement les vœux perpétuels des nouvelles religieuses.



103 La première règle de l'Institut est d'avoir un grand amour pour l'Immaculée-Conception, et la seconde de montrer un zèle ardent pour la faire connaître et aimer en se dévouant à toutes sortes d'œuvres: catéchismes, premières communions tardives, retraites de jeunes filles, écoles gratuites, ouvroirs.

Très vite, une nouvelle œuvre s'ajoute aux précédentes, et deviendra bientôt la principale: celle des pensionnats pour les fillettes de la bourgeoisie et de la noblesse.



104 Des pensionnats de ce genre, il n'en existait pas du tout encore dans le Sud-Ouest de la France. Pourtant, la formation des jeunes filles est bien importante pour faire plus tard des familles vraiment chrétiennes.

L'Institut se développa très vite. Des maisons furent ouvertes au bout de quelques années, non seulement dans la région de Bordeaux, mais dans le Jura, notamment à Arbois, et même, en 1840, en Corse.



105 Adèle de Trenquelléon, devenue Mère Marie de la Conception, ne devait pas connaître ces fondations. Epuisée par un travail incessant, auquel elle ajoutait encore de dures pénitences, elle mourut, toute jeune encore, en 1828, comme une sainte.

Sa mort fut un deuil public dans la ville d'Agen, où elle était si aimée. Pendant sa maladie, on put entendre un ouvrier, employé parfois au couvent, s'écrier: « Je donnerais volontiers de mon sang pour sauver notre Mère ».



106 Revenons maintenant en arrière pour parler de la seconde Fondation, celle de la Société de Marie.

Nous sommes le 1er mai 1817. Ce jour-là — premier jour du mois consacré à la Sainte Vierge — l'abbé Chaminade reçoit la visite d'un de ses congréganistes les plus zélés, membre de « l'Etat », Jean-Baptiste Lalanne, jeune homme de 22 ans, ancien étudiant en médecine, qui a abandonné ses études pour se consacrer à Dieu. Mais il ne sait encore de quelle façon il pourra servir.



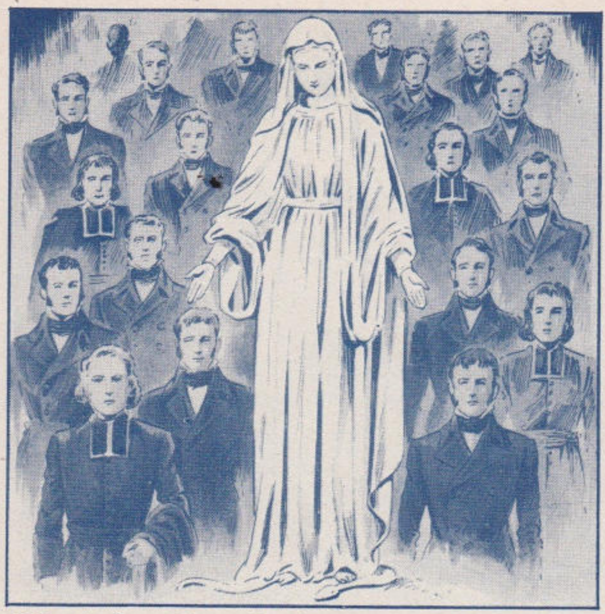
107 S'il vient aujourd'hui trouver son directeur, c'est pour lui dire qu'il a beaucoup réfléchi depuis quelque temps, et que le résultat de ses réflexions, et surtout une inspiration du ciel, le poussent à venir se mettre à la disposition de M. Chaminade pour faire tout ce que celui-ci lui demandera.

Joseph Chaminade est saisi d'une telle émotion que ses yeux se remplissent de larmes: « C'est là, s'écrie-t-il, ce que j'attendais depuis longtemps. Dieu soit béni! »



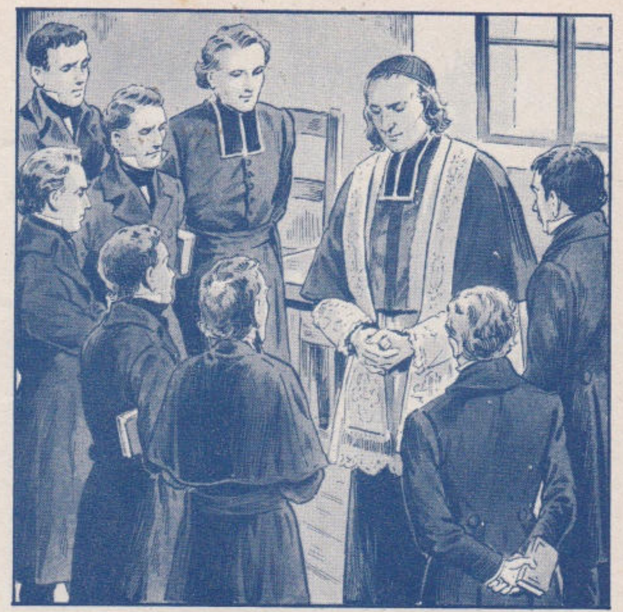
108 « Sa volonté se manifeste, et le moment est venu de mettre à exécution le projet que je poursuis depuis vingt ans qu'Il me l'a inspiré. »

Et l'abbé développe son plan: « L'existence des religieux, explique-t-il, est indispensable à la vie de l'Eglise. Sans religieux, qui donc aiderait les hommes à pratiquer les conseils évangéliques et, par là, à s'élever à la plus haute vertu? Mais, à cause des bouleversements qu'a amenés la Révolution, il est aujourd'hui difficile, et il serait maladroit, de reprendre les institutions religieuses sous la même forme qu'auparavant ».



109 Il faut donc fonder une association qui sera vraiment une société religieuse, mais une société religieuse adaptée aux exigences des temps et des lieux.

« Cette nouvelle famille religieuse sera consacrée à la Sainte Vierge et spécialement à l'Immaculée-Conception, et ses membres se feront les auxiliaires de Marie dans sa lutte contre le démon. Dieu n'a-t-Il pas dit à Satan, après le péché originel : « Une femme t'écrasera la tête » ? Eh bien! conclut M. Chaminade, soyons, dans notre humilité, le talon de la femme! »



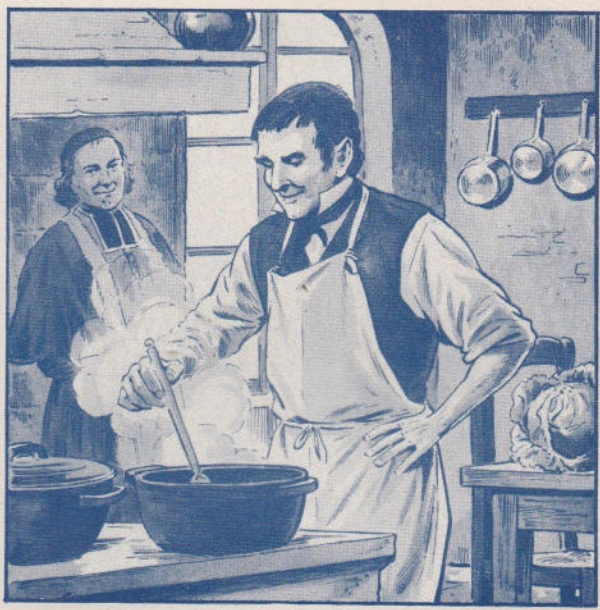
110 Jean-Baptiste Lalanne avait accepté de suivre le beau programme révélé par l'abbé Chaminade. Celui-ci en parla à d'autres Congréganistes. L'idée fit son chemin, et quelques mois après, exactement le 2 octobre suivant, la fondation de la Société de Marie était décidée.

Les futurs religieux étaient alors au nombre de cinq: deux ecclésiastiques et trois laïques. Deux autres Congréganistes, ouvriers tonneliers, se joignirent à eux quelques jours plus tard.



111 Les sept premiers « Marianistes » s'engagèrent définitivement dans la nouvelle Société en prononçant les trois vœux de religion, ainsi qu'un quatrième vœu, de consécration à la Sainte Vierge.

Il fallait trouver un local pour la communauté naissante. On loua une petite maison, bien modeste, près de l'église de La Madeleine, au fond de l'impasse Ségur: 5 pièces seulement, dont l'une servait de chapelle.



112 Il fallait tout faire par soi-même, tout le monde s'y mit joyeusement. L'un des jeunes tonneliers, Antoine Cantau, fut désigné comme cuisinier, et il s'en tira fort bien. Il devait mourir, tout jeune encore, peu d'années après la Fondation.

Le Père Chaminade ne savait pas encore exactement à quel apostolat il destinerait sa Société. Il fallait d'abord former les jeunes religieux, et attendre paisiblement les indications que la Providence ne manquerait pas de donner.



113 Pour le moment, chacun continue dans la journée à exercer sa profession ou son métier. Le soir venu, réunis dans leur petite maison, ils prient ensemble.

L'originalité des Marianistes, tels que les a fondés le Père Chaminade, sous l'inspiration directe de la Vierge du Pilier, c'est que les religieux sont, les uns prêtres, les autres laïcs.



114 Ils sont unis entre eux par les mêmes vœux, et la même Règle, chacun travaille à sa place dans le même but d'apostolat. « Union sans confusion », c'était la formule favorite du Père Chaminade: union des esprits et des cœurs par la charité fraternelle, mais pas de confusion, chacun remplissant son rôle selon que Dieu le demande par l'intermédiaire du Supérieur.

Et par-dessus tout, un amour sans limite pour Marie, notre Mère, un zèle ardent pour propager son culte.



115 L'idée maîtresse du Fondateur est que ses religieux sont avant tout les « Fils de Marie ». De quel ardent amour Jésus n'a-t-Il pas aimé sa Mère? Or, le but de la vie de tout chrétien est d'imiter Notre Seigneur. Les Marianistes choisiront de suivre l'exemple de leur Maître en reproduisant, autant que possible, la piété filiale de Jésus envers sa Mère.

La dévotion à Marie dans la Société qui lui est consacrée est marquée par un vœu spécial que font les religieux, en plus des trois vœux habituels, le vœu de « stabilité », c'est-à-dire de persévérance dans le service de la Sainte Vierge.



116 En 1818, un an après la Fondation, Mgr d'Aviau, archevêque de Bordeaux, vint visiter la petite communauté qui s'était transportée au domaine de Saint-Laurent pour une retraite. Il bénit chaleureusement les religieux, les encouragea à persévérer, et reçut solennellement les vœux perpétuels prononcés par quelques-uns d'entre eux.

Un an plus tard, le Père Chaminade avait la grande joie de recevoir du Pape Pie VII un Bref, c'est-à-dire une Lettre d'éloges et d'encouragement pour la nouvelle Société.



117 L'année 1819 vit les Marianistes s'orienter définitivement dans la voie qui est toujours suivie par eux maintenant: celle de l'enseignement. Ce n'était pas spécialement, au début, l'idée du Père Chaminade. Ce qu'il voulait, c'était servir, par tous les moyens qui se présenteraient et de toutes les façons possibles.

Là encore, la Providence intervint pour indiquer le chemin à prendre. Pour assurer dans l'avenir une génération d'hommes honnêtes, de chrétiens convaincus, il faut d'abord former la jeunesse.



118 A Bordeaux, des écoles primaires avaient été rouvertes par les Frères des Ecoles Chrétiennes; le petit séminaire venait d'être confié aux Jésuites.

Mais, pour la jeunesse de la classe moyenne, pour ces enfants appelés à devenir commerçants ou employés, ou même médecins et magistrats, il n'y avait que les collèges de l'Etat et quelques petites pensions. C'est donc à ces enfants-là qu'il fallait aller.



119 Parmi les premiers Marianistes, se trouvait un professeur. Or, la maison de l'impasse Ségur étant devenue trop petite par suite de l'accroissement des vocations, le directeur de l'établissement où enseignait le jeune religieux proposa au Père Chaminade une maison plus vaste, rue des Menuts, tout indiquée, par sa construction même, pour servir de collège.

Et voilà que, par suite d'une circonstance imprévue, ce directeur dut renoncer à exercer ses fonctions. Les enfants qu'il instruisait se trouvèrent donc tout à coup sans école.



120 C'était cette fois, bien clairement, l'indication providentielle que le Père Chaminade attendait.

A la rentrée de 1819, la Société de Marie ouvrait, sous le nom d'Institution Sainte-Marie, son premier collège secondaire, avec 120 élèves. L'année suivante, c'est encore un appel direct de la Providence qui amène la Société à ouvrir une école à Agen.



121 On se souvient que cette ville était le berceau de l'Institut des Filles de Marie. Etant allé prêcher une retraite à ses filles, le Père Chaminade entendit les doléances de Mgr Jacoupy: une école, envisagée par les Frères des Écoles Chrétiennes, n'avait pu être ouverte, parce que le costume des Frères suscitait la défiance. Et l'évêque supplia le Père de lui envoyer quelques-uns de ses fils pour reprendre en main l'école abandonnée. N'était-ce pas un indice que la formule nouvelle de la Société de Marie correspondait bien aux besoins de l'époque?



122 Aussi, de retour à Bordeaux, le Père Chaminade décida-t-il d'envoyer trois religieux laïques à Agen. Ils partirent courageusement à pied.

L'école ne tarda pas à se développer. Les habitants d'Agen furent vite émerveillés de la discipline que les Marianistes faisaient régner parmi leurs enfants. Ces gamins turbulents, qui ne songeaient auparavant qu'à courir les rues en faisant mille sottises, devinrent des modèles de bonne tenue.



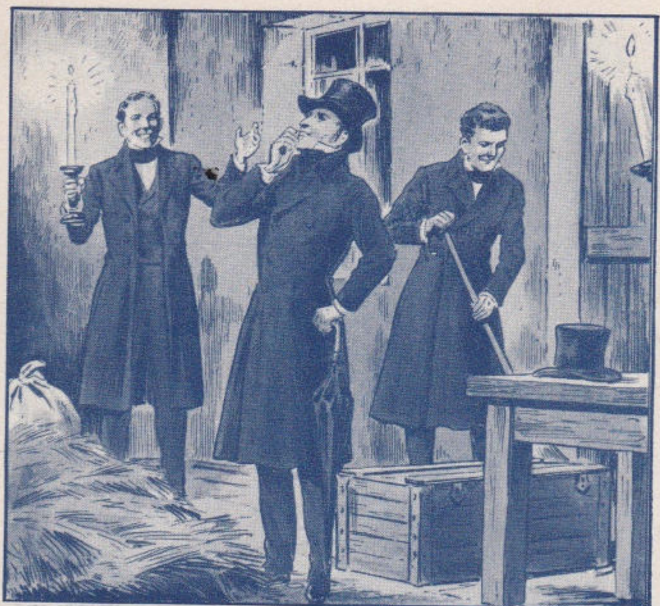
123 A tel point que, bien qu'il s'agît en principe d'une école gratuite pour enfants pauvres, les familles bourgeoises de la ville se mirent à y envoyer leurs fils. Et même un journal de la ville, pourtant peu favorable à la religion, consacra un article élogieux à ces maîtres si remarquables.

Après Agen, c'est Villeneuve-sur-Lot, où les Marianistes relèvent le collège secondaire. Des demandes affluent de tous côtés dans la région. On réclame partout les fils de M. Chaminade... Mais ils sont encore peu nombreux, et le Père ne peut répondre favorablement à tous ceux qui les appellent.



124 Quel est donc le secret de leur réussite? D'abord le dévouement et la compétence des maîtres, qui se donnent de tout cœur à leur tâche, puis une foi profonde, un apostolat conquérant.

De plus, les Marianistes, et, en particulier, M. Lalanne, n'hésitent pas à modifier les programmes pour les rendre à la fois plus pratiques et plus attrayants. Formation professionnelle, étude de la nature faite en plein air, prix destinés à récompenser, non les succès scolaires, mais l'application, autant d'innovations qui attirent les enfants, de plus en plus nombreux, dans les collèges tenus par les fils de M. Chaminade.



125 En 1821, le Fondateur, devant l'augmentation continue des vocations, décide d'ouvrir un noviciat dans sa propriété de Saint-Laurent. L'installation est d'abord très primitive. Plus tard, en effet, un des religieux rappellera au Père: « Vous me dites qu'il fallait commencer le noviciat à Saint-Laurent. Nous y allâmes à neuf heures du soir, et nous n'y trouvâmes qu'un peu de paille... Cependant la joie régnait parmi nous... Nous étions si pauvres que, lorsque vous êtes venu nous voir, nous n'avions point de chaises à vous offrir ».



126 Nous arrivons maintenant à une époque où la Société de Marie va s'étendre à travers la France, et particulièrement en Alsace et en Franche-Comté.

Un jeune Alsacien de Mulhouse, Louis Rothéa, faisait un stage à Bordeaux, pour s'initier au commerce. Il devint Congréganiste, puis, abandonnant les affaires, se fit Marianiste. Son frère, Charles, curé de Sainte-Marie-aux-Mines, vint le rejoindre à Bordeaux, attiré par les récits enthousiastes du jeune homme.



127 Or, les Rothéa avaient pour ami un certain abbé Mertian. Celui-ci essayait d'organiser en Alsace une Congrégation de Frères enseignants. Par ses amis, il entra en relations avec le Père Chaminade et lui demanda de prendre en charge ses propres religieux. Le Père accepta.

En même temps, de plusieurs villes et villages d'Alsace, arrivaient des demandes de fondations.



128 En Haute-Saône, à Saint-Rémy, se trouvait à vendre un magnifique domaine de 150 hectares, qui se prêtait admirablement à l'organisation d'un pensionnat et d'œuvres diverses.

Le secrétaire du Père Chaminade, envoyé pour étudier sur place les propositions qui venaient de la région, adressa à Bordeaux un rapport enthousiaste sur ce château; le Père décida d'en faire l'acquisition, et il désigna 10 religieux pour s'y installer.



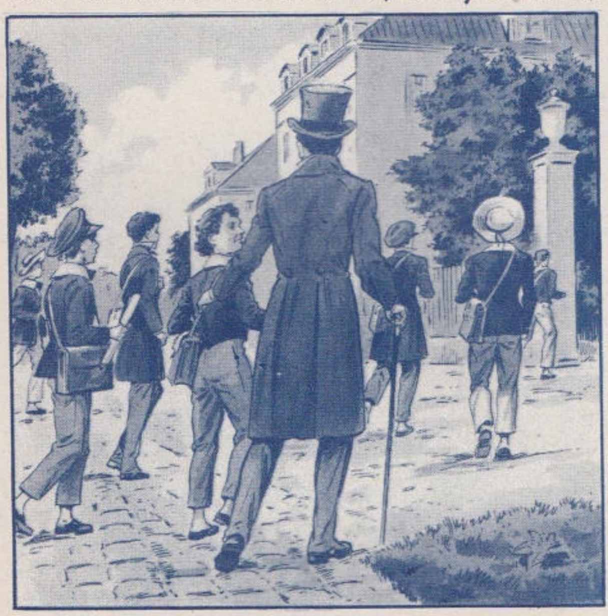
129 En juillet 1823, les voilà partis. Un voiturier a accepté de les conduire pour la somme de 600 francs. Le voyage dure 13 jours, ce n'est pas un voyage de tout repos. En effet, la voiture ne peut contenir que 9 personnes; or, ils sont 11 voyageurs, les 10 religieux et le conducteur. Alors, il y en a 2 qui, à tour de rôle, suivent à pied!

Quelle joie en arrivant! Ce beau château, ce parc magnifique... Hélas! l'enchantement est de courte durée. A l'intérieur, c'est le délabrement: pas de meubles, pas de linge, aucun instrument de culture, pas de provisions et, dans la bourse de l'économe, tout juste 36 fr.!



130 Il faut coucher sur des paillasses pour commencer. Et, comme il n'y a pas de draps de rechange, on s'en passe pendant la lessive... En attendant que le Père, alerté, envoie quelque argent à ses fils, ils se contentent de pommes de terre pour toute nourriture.

Tu crois peut-être qu'ils étaient découragés, les religieux? Pas du tout! La joie la plus franche régnait dans la maison. Tous ensemble, ils travaillaient avec courage à tout remettre en état et plaisantaient de leur misère jusqu'à en avoir des fous rires... même à la chapelle!



131 Dans l'idée du Fondateur, le château de Saint-Rémy devait servir de noviciat. Mais le pays ne tarda pas à réclamer un collège, et le Père en autorisa l'ouverture dès la rentrée de 1823. Une autre initiative, vraiment extraordinaire, devait être prise peu après par le Père Chaminade, toujours à l'affût du bien à faire. En ce temps-là, l'état des écoles communales était lamentable, non seulement en Haute-Saône, mais dans toute la France.



132 Les instituteurs, pour la plupart, étaient pleins de bonne volonté, mais n'avaient aucune formation pédagogique sérieuse. Il n'existait pas pour eux d'Ecoles Normales. L'idée du Père Chaminade fut d'installer à Saint-Rémy la première Ecole Normale, en même temps qu'un centre de retraites pour instituteurs.

Il semblerait bizarre maintenant de voir des instituteurs laïques faire une retraite et se mettre sous la direction de religieux, en y étant encouragés par le gouvernement! Mais il faut se rappeler que nous sommes sous la Restauration et que l'Etat est officiellement catholique et protège la religion.



133 L'initiative du Père Chaminade est trouvée excellente au Ministère de l'Instruction Publique, et une circulaire de l'Inspecteur de l'Académie de Besançon, en date du 31 mars 1824, engage les instituteurs de la région à participer à une première retraite donnée pour eux à Saint-Rémy.

Le 27 avril, ils arrivent au nombre de 55. L'accueil des religieux est si chaleureux — n'ayant pas assez de mobilier ils leur cèdent leurs propres lits! — que les braves gens se sentent tout de suite en confiance et tout disposés à faire ce qu'on attend d'eux.



134 Pendant deux semaines — ce sont les vacances de Pâques — ils suivent avec beaucoup d'intérêt des conférences pédagogiques et religieuses, font des exercices pratiques. Cette retraite a un tel succès que, l'année suivante, il en vint 200.

Entre temps, l'Ecole Normale, ouverte avec 20 élèves seulement, en a bientôt le triple.

Succès sur toute la ligne. La Société de Marie s'impose partout, dans tous les domaines. Elle gagne les cœurs.



135 Un grand voyage entrepris à cette époque par le Père Chaminade à travers l'Alsace et la Franche-Comté est pour le Fondateur un véritable triomphe et augmente encore la sympathie pour son œuvre. Car le Bon Père, écrit à cette date M. Lalanne, « fascine tous ceux qui l'approchent, et il exerce ce charme avec une telle candeur et une telle charité que chacun le subit sans y prendre garde ».

Le 16 novembre 1825, une Ordonnance royale approuvait officiellement la Société de Marie.



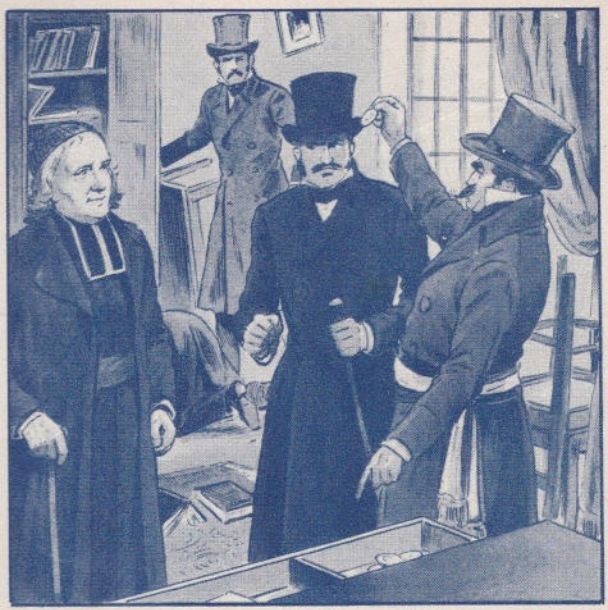
136 Mais les grandes œuvres ne peuvent pas s'accomplir sans difficultés et sans souffrances. Des jours sombres allaient suivre qui mettraient en lumière et la sainteté du Fondateur et la solidité de son œuvre.

Nous arrivons en effet en 1830. C'est la fin de la Restauration, la chute de Charles X, la Révolution de Juillet. Cette année 1830 marque vraiment pour le Fondateur et sa famille religieuse le début d'une période difficile.

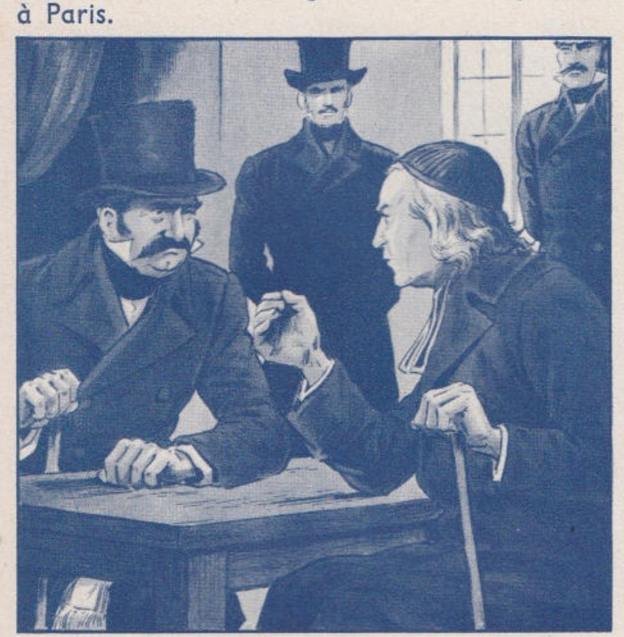


137 En effet, le régime inauguré sous le règne de Louis-Philippe est hostile à la religion; il entend limiter les droits de l'Eglise, et il en veut surtout aux associations religieuses de tous genres.

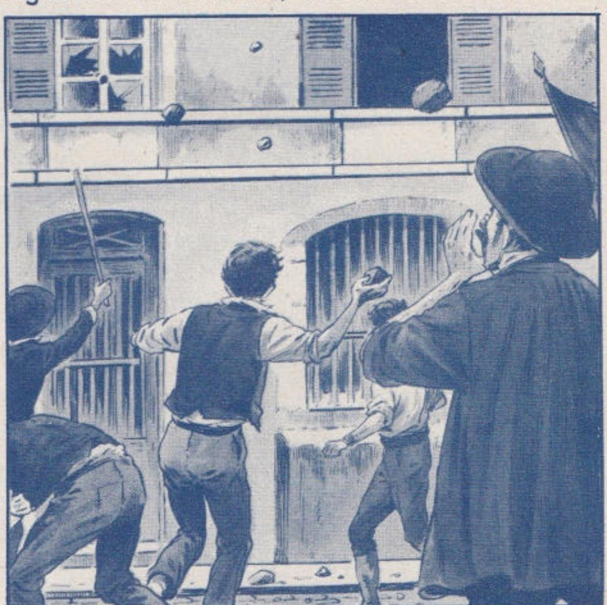
La chère Congrégation, que le Père Chaminade dirige toujours et qui continue ses activités, surtout dans la région bordelaise, est spécialement visée. Beaucoup de bordelais étaient légitimistes, c'est-à-dire restaient fidèles à Charles X. Le jour anniversaire de la mort du Duc de Berry, le 14 février 1831, une manifestation en faveur du régime déchu fut organisée à Paris.



138 Les partisans de Louis-Philippe répondirent par une manifestation contre l'Eglise. L'agitation gagna les villes de province. A Bordeaux, une descente de police eut lieu chez plusieurs légitimistes, et comme beaucoup appartenaient à la Congrégation, on vint faire une perquisition chez le Père Chaminade. Pendant trois heures, les policiers fouillèrent partout; ils finirent par trouver quatre petits médaillons en carton qui portaient cette inscription: « Marie a été conçue sans péché ». Or des médaillons semblables avaient été trouvés chez un congréganiste. « Voilà le signe de ralliement », s'écria le commissaire.

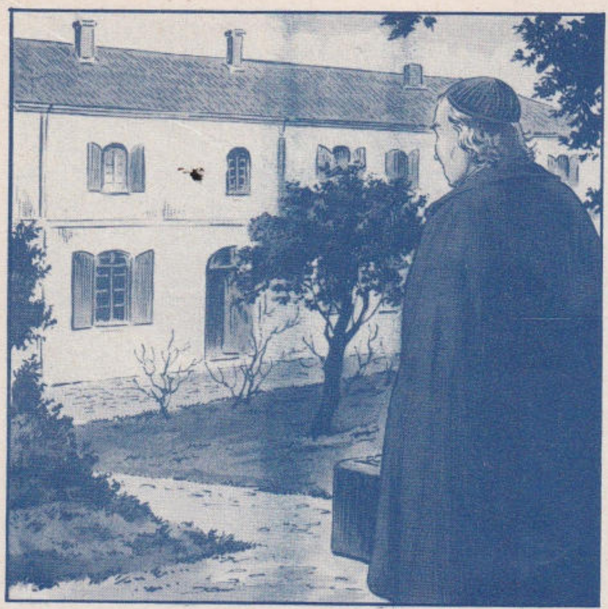


139 M. Chaminade prie alors le commissaire de s'asseoir, puis, très gravement, avec l'air de quelqu'un qui va s'expliquer longuement, il commence : « Monsieur le Commissaire, vous n'ignorez pas qu'au commencement du monde, Adam et Eve furent placés dans le Paradis terrestre... » et il continue, expliquant le privilège de l'Immaculée-Conception. « Mais, Monsieur, s'exclame le commissaire abasourdi, venons au fait! — Ah! répond le Père, si vous m'interrompez, ce sera bien plus long ». Décontenancé, le commissaire déclara qu'il en savait assez et s'en alla.



140 L'histoire fit le tour de la ville qui s'amusa fort de la mésaventure du policier.

Outre cette perquisition, il y eut quelques vitres brisées rue Lalande, chez le Père Chaminade, ainsi qu'à Saint-Laurent, au noviciat de la Société. Peu de chose en vérité. Toutefois l'hostilité de la municipalité de Bordeaux obligea quand même le Père à supprimer momentanément les réunions de la Congrégation à la Madeleine, et même à fermer le noviciat des Filles de Marie, et deux maisons de la Société.



141 Bien plus, il dut quitter lui-même Bordeaux. C'était le 12 mars 1831. Il pensait revenir quelques semaines plus tard. Il n'y revint que cinq ans après.

Il se retira à Agen, dans la maison où était né l'Institut des Filles de Marie, qui servait maintenant d'école pour les garçons. On lui réserva une petite chambre, à l'extrémité du bâtiment; tout près, le fond d'un corridor avait été transformé en une minuscule chapelle.



142 Que de prières ferventes il dut faire dans ce petit oratoire, alors qu'autour de lui tout semblait s'écrouler: La Congrégation disparue pendant plusieurs années, le noviciat de Saint-Laurent fermé, ce qui a pour résultat de ralentir les vocations, l'Ecole Normale d'instituteurs de Saint-Rémy supprimée par ordre du gouvernement.

Mais les difficultés ne viennent pas seulement de l'extérieur. Les plus grandes, les plus douloureuses pour le cœur du Père viennent de ses enfants eux-mêmes.



143 La Révolution de 1830 a provoqué des remous parmi les Marianistes. A Bordeaux, deux des tout premiers religieux quittent la Société. A Saint-Rémy, M. Lalanne, toujours entreprenant, n'écoute pas les conseils de prudence que lui donne le Fondateur.

Et à Agen même, les Filles de Marie, influencées par un prêtre qui n'aime pas M. Chaminade, en arrivent à refuser à leur Père l'entrée du couvent. Heureusement tout cela n'est qu'une bourrasque, elle passe rapidement. Le Père montre une telle patience, une telle générosité, que bientôt tout s'arrange.



144 Malheureusement, ce ne sera qu'une accalmie.

Le Fondateur en profite pour faire un nouveau voyage dans les provinces de l'Est, où il est si aimé et où, malgré quelques soubresauts dus à la Révolution de 1830, les maisons sont plus florissantes que jamais. Saint-Rémy, surtout, qui s'est transformée en école professionnelle agricole, et où le Père organise une communauté de Frères ouvriers.

Pendant la même période, se sentant vieillir — il a maintenant plus de 75 ans — le Fondateur se met à rédiger les Constitutions définitives de la Société.



145 En 1838, il les envoyait au Pape Grégoire XVI, et une de ses dernières grandes joies fut de recevoir le 27 avril 1839 un « Décret de louange » accompagné d'une lettre du cardinal Giustiniani qui l'assurait que « son œuvre avait hautement plu au Saint-Père ».

Nous disons bien: une de ses dernières joies. En effet, à partir de l'année suivante, 1840, jusqu'à sa mort, dix ans plus tard, la vie du Père Chaminade ne sera plus qu'un long calvaire.



146 En 1840, le Fondateur est revenu à Bordeaux. Il entre dans sa 80e année. L'âge a affaibli sa vue, durci son oreille; pourtant il a conservé — et conservera jusqu'au bout — toutes ses facultés.

C'est à ce moment que, pour faciliter l'aboutissement d'un procès assez compliqué, les trois Assistants du Supérieur exigent sa démission.

C'est un cruel déchirement pour le vieillard. Cependant, il se rend compte qu'il y va de l'intérêt de la Société, et il accepte humblement ce qu'on lui demande.



147 Le 8 janvier 1841, il signe donc son acte de démission. Pourtant, par suite d'un désaccord entre le Fondateur et les religieux, qui oblige à faire arbitrer le conflit par le Pape, ce n'est qu'en 1845 que se réunit à Saint-Rémy un Chapitre général en vue de désigner le successeur du Père Chaminade. C'est M. Caillet qui est élu. Dès qu'il connaît la nouvelle, le Bon Père célèbre une messe d'action de grâces, et écrit à son nouveau Supérieur une lettre d'humble soumission, lui demandant simplement l'autorisation de continuer auprès de ses fils sa mission de Fondateur et de travailler, dans l'ombre, à la bonne marche de la Société.



148 Mais les nouveaux dirigeants ne comprennent pas un désir aussi légitime, et tiennent le Fondateur — qu'ils aiment et vénèrent pourtant — à l'écart de toute activité. En effet, pour eux, le Père Chaminade n'est plus maintenant qu'un simple religieux; au contraire, celui-ci considère qu'un Fondateur est vraiment le Père de ses religieux, et que son devoir est de veiller sur eux et d'écarter tout ce qui pourrait conduire la Société hors du droit chemin. Et c'est pour son cœur si aimant une véritable torture morale que de ne pouvoir remplir jusqu'au bout sa mission.



149 Au milieu de tant de souffrances, le Bon Père connaît cependant la paix du cœur. Plus que jamais, dans sa petite chambre de la rue Lalande, où il est maintenant si isolé, il prie, il s'abandonne à Dieu.

Il va souvent au noviciat, installé maintenant dans une belle propriété, appelée Sainte-Anne. Devenu presque aveugle, il se fait conduire à l'extrémité d'une grande allée où se dresse une statue de l'Immaculée-Conception; et là, posant une main tremblante sur le pied de la Vierge et la tête du serpent, il murmure: « Malgré tout, elle t'a écrasé la tête, elle te l'écrasera toujours ».



150 Ainsi passèrent pour le Père Chaminade, dans la solitude et l'oubli, les cinq dernières années de sa vie. Il s'affaiblissait peu à peu. Au début de 1847, sa vue baisse tellement qu'il est autorisé par l'Archevêque à ne plus dire d'autre messe que celle de la Sainte Vierge, et remplace la récitation du bréviaire par celle du rosaire. A la fin de 1848, il doit même renoncer à offrir le Saint-Sacrifice. Pourtant, son intelligence restait pleinement lucide. Comme il devait souffrir! Mais ses souffrances, il les offrait pour ses chers enfants, pour que la Société soit toujours digne de la mission donnée par la Vierge du Pilier.



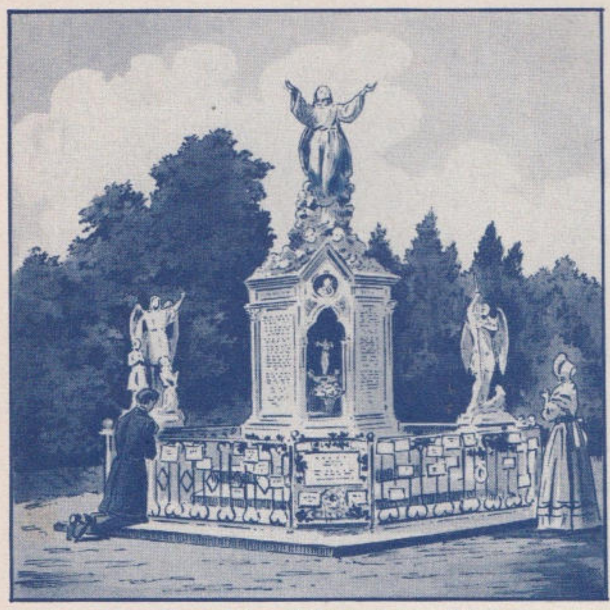
151 Le 6 janvier 1850, le Bon Père, assis dans son fauteuil, se faisait lire l'Histoire de l'Eglise, lorsqu'une attaque d'apoplexie lui paralyse le côté droit et lui enlève l'usage de la parole. On lui donne l'Extrême-Onction, mais non le Saint Viatique, car il ne pouvait plus avaler.

On s'attendait à lui voir rendre le dernier soupir d'un moment à l'autre; cependant, un mieux inattendu se produisit, qui lui permit quelques jours après de recevoir la Sainte Communion.



152 Le 22 janvier, vers 3 heures de l'après-midi, le Père Chaminade sentit la fin approcher. Il saisit son Crucifix, le porta à ses lèvres; puis sa main retomba, serrant toujours la croix sur sa poitrine, jusqu'au moment où le bon et fidèle serviteur de Marie rendit son âme à Dieu.

Les obsèques eurent lieu le surlendemain 24 janvier. Son corps fut d'abord exposé à l'église de La Madeleine, où il avait tant travaillé pour le Bon Dieu. Ce fut un défilé incessant de fidèles qui venaient faire toucher des chapelets, des objets de piété. La vénération populaire l'entourait.



153 Un office fut célébré dans l'église, puis un autre, plus solennel, à la cathédrale. L'affluence était immense. Toutes les œuvres bordelaises, tous les Ordres religieux, étaient représentés. On ensevelit le Bon Père au cimetière de la Chartreuse, dans le caveau des prêtres.

En 1871, un ancien disciple du Père Chaminade fit ériger un beau monument à la mémoire de celui qu'il vénérait. Au-dessus du tombeau se dresse une statue de Marie-Immaculée, symbole de sa protection pour son fils privilégié.



154 Peu à peu, la population de Bordeaux prit l'habitude de venir auprès de cette tombe. Si tu visites un jour le cimetière, tu la reconnaîtras aux centaines de bouquets, de couronnes, de chapelets qui y sont déposés, tant sont nombreux ceux qui sont venus et viennent toujours demander des grâces ou remercier pour les faveurs obtenues. Celles-ci sont indiquées naïvement sur de petits papiers épinglés aux bouquets ou accrochés à la grille du monument, ce sont des inscriptions touchantes dans leur simplicité.



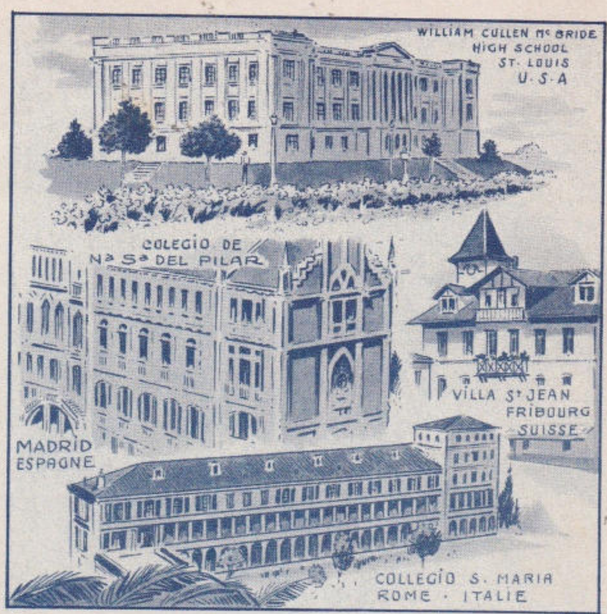
155 Devant la vénération dont est entourée la mémoire du Fondateur, les religieux, au début du siècle, décident de commencer les démarches nécessaires pour aboutir à la glorification du Père Chaminade. Le très long et minutieux examen qu'on appelle « un procès de canonisation » a parcouru déjà bien des étapes. Depuis 1918, c'est à Rome qu'il se déroule. Mais il faut du temps. Il faut aussi des miracles obtenus par l'intercession de celui dont on désire la canonisation. Les Marianistes et leurs amis s'efforcent d'obtenir quelque miracle décisif qui marquera l'heure de la Providence.



156 L'histoire de la Société de Marie depuis cent ans est celle d'un développement continu, s'étendant à tous les pays, à toutes les races, dans une fidélité absolue à l'esprit du Fondateur. A la mort du Père Chaminade, elle comptait 570 religieux, dont les maisons se groupaient surtout dans le Sud et l'Est de la France. En 1854, M. Lalanne, qui avait ouvert un collège à Paris, fut prié par l'Archevêque, Mgr Sibour, de prendre la direction du collège Stanislas. Pendant vingt ans, il dirigea ce grand établissement avec une telle habileté que celui-ci prit une extension extraordinaire et acquit une véritable célébrité.



157 La guerre de 1870 obligea la plupart des religieux d'Alsace à fermer leurs écoles et à revenir en France. En 1903, à la suite des lois contre la religion votées par le gouvernement de Combes, c'est l'exode momentané des Marianistes, qui n'ont plus le droit d'enseigner en France. Mais le Bon Dieu fait toujours sortir le bien du mal; cette mesure permet l'établissement de la Société dans les pays voisins, notamment en Belgique, où s'installe l'Administration Générale. Elle y restera jusqu'en 1949, date à laquelle elle s'est établie à Rome.



158 Dès 1839, la Société s'installait en Suisse, et ouvrait des écoles à Fribourg.

En 1849, un religieux fut appelé aux Etats-Unis. Ce fut le point de départ d'un développement magnifique dans ce grand pays où les Marianistes ont maintenant 41 maisons.

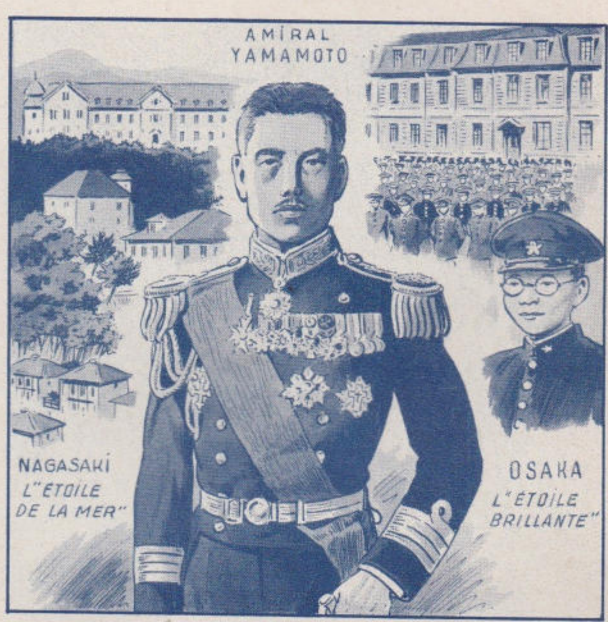
A Rome, le Pape Léon XIII réclame les fils de M. Chaminade en 1887. La même année les voit s'installer en Espagne, où plusieurs de leurs maisons portent le nom, cher aux Marianistes, de Notre-Dame du Pilier. Tour à tour, l'Autriche, l'Allemagne, l'Amérique du Sud accueillent la Société de Marie.



159 Entre temps, celle-ci prenait son essor en pays de mission. « Il faudra aller jusqu'au bout du monde si Dieu nous y appelle », avait dit le Fondateur dès 1823.

En 1883, c'est aux îles Hawaï que l'on appelle les Marianistes. A Honolulu, le grand collège Saint-Louis devient célèbre dans toute la région.

Mais c'est surtout le Japon qui devient pour la Société de Marie une terre de choix. Une première école y est fondée en 1887.



160 Depuis, la Société s'est développée là-bas de façon extraordinaire. Les Maisons que les Marianistes y dirigent maintenant sont devenues de grands et magnifiques établissements. On y reçoit indistinctement enfants chrétiens et païens. Auprès de ceux-ci, l'exemple des Maîtres est si convaincant que beaucoup se font baptiser. Des hommes célèbres, comme l'amiral Yamamoto, sont fiers d'avoir été élèves des Marianistes. Les collèges japonais sont presque tous dédiés à la Sainte Vierge et portent des noms très poétiques: Etoile du Matin, Etoile de la Mer, Etoile de la Paix...



161 De terribles catastrophes, arrivées dans ce lointain pays, ont eu des conséquences tragiques pour les Marianistes.

En 1923, c'est un violent tremblement de terre — il y en a très souvent au Japon — qui dévaste les villes de Yokohama et de Tokio, et détruit deux de leurs collèges.

Plus près de nous, en 1945, la bombe atomique anéantit complètement, à Urakami, l'école apostolique fondée pour y former les futurs religieux japonais.

Actuellement, les fils de M. Chaminade ont au Japon dix collèges où est élevée l'élite de la Société japonaise.



162 Et voilà que, tout dernièrement, les Filles de Marie viennent d'arriver à leur tour au Japon pour y remplir auprès de la jeunesse féminine le rôle joué auprès des garçons par leurs frères Marianistes.

Car les Filles de Marie se sont, elles aussi, développées; elles ont, en France et dans plusieurs pays étrangers, notamment en Espagne et aux Etats-Unis, des pensionnats, des écoles. Une de leurs dernières fondations est la Maison Notre-Dame, où se donnent des retraites pour les fiancés, les jeunes foyers, et les groupements d'Action Catholique.



163 Actuellement, la Société de Marie compte 2.500 religieux, répartis en dix provinces; elle est répandue dans la plupart des grands pays d'Europe et d'Amérique, où leur principale activité est l'enseignement.

N'est-ce pas l'œuvre par excellence: former des enfants pour en faire des hommes instruits, et surtout de bons chrétiens? Du ciel, le Père Chaminade doit être heureux de voir ses enfants continuer à travailler dans la ligne qu'il a tracée: toujours fidèles à aimer la Sainte Vierge et à propager son culte.



164 La dévotion à Marie n'est-elle pas la grande dévotion de notre époque? Rappelle-toi le grand élan de prière et d'amour envers Elle que fut l'Année mariale.

Comme le Père Chaminade aimait tant à le faire, récite souvent ton chapelet: c'est la prière que la Sainte Vierge préfère; demande à cette bonne Mère de te protéger, de te guider; elle écoute toujours ses enfants. Et si, un jour, elle t'inspire de la servir mieux encore, pense à ce beau nom de « missionnaire de Marie » que le Père Chaminade a si bien mérité et que ses fils considèrent comme un titre de noblesse. N'est-ce pas là un but magnifique pour une vie?

Table des matières

★

★

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, nous déclarons qu'en employant dans ce récit des termes d'éloge ou de vénération, nous n'entendons nullement prévenir les décisions de la Sainte Eglise à laquelle nous demeurons inébranlablement soumis.

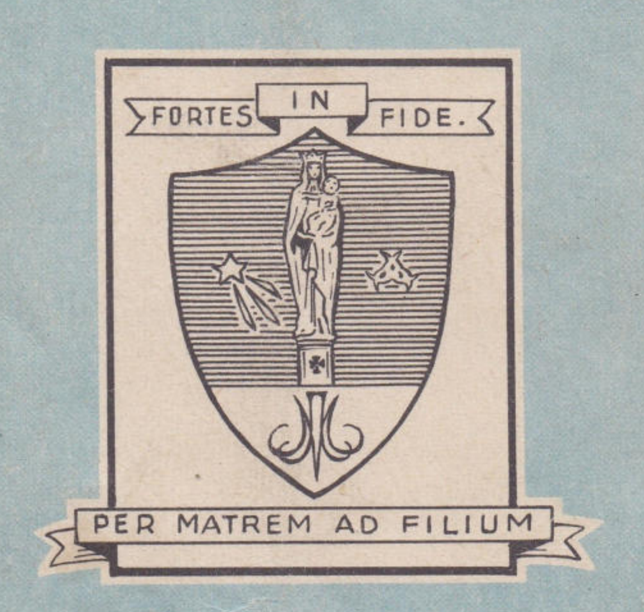
N° d'Edition 55.056 Dépôt Légal : 3e Trim. 1955 N° d'Imp. 510

Retrouvez les 28 premiers tomes des Belles Histoires et Belles Vies à l'adresse internet suivante :

https://archive.org/search.php?query=belles%20histoires%20et%20belles%20vies

Site « archive.org », barre de recherche : « belles histoires et belles vies », cliquez sur le tome voulu, puis colonne de droite, cliquez sur PDF, puis téléchargez le document via la liseuse PDF.

Tous tomes Imprimatur et Nihil Obstat entre 1947 (tome 1) et 1956 (tome 28). Les Imprimatur et Nihil Obstat sont malheureusement absents des versions scannées, mais ont bel et bien été donnés. Si vous possédez le tome, vous les trouverez soit après l'avant-propos, soit à la fin du tome.



Imp. GIRAUD-RIVOIRE
— LYON-PARIS —